

L'ETUDE DU PAYSAN
DANS
L'OEUVRE DE RENÉ BAZIN

DEPOSITED BY THE FACULTY OF
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

★ I x M 111. 1937



UNACC. 1937

"L'Etude du Paysan dans l'Oeuvre de René Bazin"

Thèse Présentée

par

Mary Louise Lamal

pour

l'obtention de la maîtrise

à

McGill University.

le 29 avril, 1937.

Table de Matières

Introduction pages 1-17.

- 1 - les précurseurs de Bazin dans le roman paysan:
 - a - Honoré de Balzac
 - b - George Sand
 - c - Gustave Flaubert
 - d - Guy de Maupassant
 - e - Emile Zola.

Table de Matières (suite)

Chapitre I. pp. 1 - 9

Les influences qui modèlent l'âme du paysan dans l'oeuvre de Bazin.

- 1 - la fierté de la race
- 2 - l'immutabilité du paysan
- 3 - dignité de son rang comme cultivateur.

Chapitre II. pp. 10 - 25

Etude de la paysanne dans l'oeuvre de Bazin.

- 1 - Qualités des mères de famille
- 2 - Qualités des jeunes filles
- 3 - Quelques paysannes de caractère faible

Chapitre III. pp. 25 - 44

Etude du paysan.

- 1 - Etude ^{du} des paysans-pères de famille.
- 2 - Etude du paysan-mari
- 3 - Etude du paysan-citoyen
- 4 - Etude du paysan-ouvrier
- 5 - Etude ^{du} des jeunes paysans

omit
"étude"

Table de Matières (suite)

Chapître IV. pp.44⁵ - 60.

La Vie morale des paysans dans l'oeuvre de Bazin.

- 1 - Le rôle de la religion dans la formation des esprits.
- 2 - Problèmes modernes qui se présentent au paysan et qui menacent sa foi chrétienne.

Chapître V. p.61 - 69

L'Art et la méthode de Bazin.

- 1 - Son art consiste en
 - a. sa connaissance et sa sincérité
 - b. son réalisme
 - c. son style.
- 2 - Sa méthode
 - a. présenter les problèmes sans les résoudre

Conclusion.p. 70 - 71.

Introduction

Le sujet du paysan ou de la vie pastorale et champêtre a été traité dans beaucoup de pays et sous presque toutes les formes selon la mode littéraire de l'époque.

Au dix-neuvième siècle il s'est trouvé un groupe d'écrivains qui parlaient des paysans sous un jour nouveau et d'ailleurs bien caractéristique de l'époque. Leur idée était de décrire la vie paysanne dans des romans de mœurs, à la façon de Honoré de Balzac qui écrivit un roman dépeignant les mœurs rustiques. L'auteur se rendait compte, plus que ses contemporains, que la vie était dure dans les milieux pauvres. Il savait aussi que la misère résultait des injustices sociales. Il était, aux dires de sa contemporaine George Sand:

" . . . un génie orageux et puissant comme celui de Dante, qui écrit avec ses larmes, avec ses nerfs, un poème terrible, un drame tout plein de tortures et de gémissements." 1

Les paysans de Balzac sont des êtres abominables et misérables. On ne dirait pas que l'auteur voulait les défendre; il voulait plutôt les montrer comme une menace pour la société. Il les croyait des ennemis-nés de la richesse que possédaient les bourgeois et les nobles.

1 - Notice, La Petite Fadette, p. 2.

Selon lui, l'oppression que subissaient les pauvres les rend méprisables aux yeux du monde. Il nous raconte dans son roman, intitulé, "Les Paysans", les ruses d'un vieux paysan, le père Fourchon, qui use de moyens peu honnêtes pour arracher de l'argent à certains bourgeois et nobles crédules.

" - M. le comte lui-même a été pris à la loutre du père Fourchon. . . . Dès qu'il arrive un étranger aux Aigues, le père Fourchon se met aux aguets, et si le bourgeois va voir les sources de l'Avonne, il lui vend sa loutre. . . . Il joue ça si bien, que M. le comte y est revenu trois fois, et lui a payé six journées pendant lesquelles ils ont regardé l'eau couler.

.

- Oh! il connaît très-bien cet exercice-là, le père Fourchon. . . . Il a, en outre, une autre corde à son arc, car il se dit cordier de son état. Il a sa fabrique le long du mur. . . . Si vous vous avisez de toucher à sa corde, il vous entortille si bien, qu'il vous prend l'envie de tourner la roue et de faire un peu de corde; il vous demande alors la gratification due au maître par l'apprenti. Madame y a été prise, et lui a donné vingt francs. C'est le roi des finauds. . . ." 1

Qu'étaient-ils ces gens rusés? Balzac nous en donne des portraits très pittoresques:

1 - Les paysans, p. 40 - 41.

"De toutes les figures bourguignonne, Vermichel nous eût semblé la plus bourguignonne. Le praticien n'était pas rouge, mais écarlate. Sa face, comme certaines parties tropicales du globe, éclatait sur plusieurs points par de petits volcans desséchés, qui dessinaient de ces mousses plates et vertes appelées assez poétiquement par Fourchon, des fleurs de vin. Cette tête ardente, dont les traits avaient été démesurément grossis par de continuelles ivresses, paraissait cyclopéenne. . . Des cheveux roux toujours ébouriffés. . . . rendaient Vermichel aussi formidable en apparence qu'il était doux en réalité. . . ."1

Regardons le portrait de Fourchon:

"Un chapeau de feutre grossier, dont les bords tenaient à la calotte par des reprises, garantissait des intempéries cette tête presque chauve; il s'en échappait deux flocons de cheveux qu'un peintre aurait payés quatre francs l'heure pour pouvoir copier cette neige éblouissante et disposée comme celle de tous les Pères éternels classiques. A la manière dont les joues rentraient en continuant la bouche, on devinait que le vieillard édenté s'adressait plus souvent au tonneau qu'à la huche. Sa barbe blanche, clairsemée, donnait quelque chose de menaçant à son profil par la raideur des poils coupés court. Ses yeux, trop petits pour son énorme visage, inclinés comme ceux du cochon, exprimaient à la fois la

ruse et la paresse. . . . Pour tout vêtement, ce pauvre homme portait une vieille blouse autrefois bleue et un pantalon de cette toile grossière qui sert à Paris à faire des emballages aux pieds des sabots cassés sans même un peu de paille pour adoucir les crevasses. Assurément, la blouse et le pantalon n'avaient de valeur que pour la cuve d'une papeterie." 1

Ces deux portraits détaillés sont l'oeuvre d'un observateur et non d'un écrivain,[?] silhouettant des personnes de sa connaissance. Ses descriptions sont adroites mais elles sont froides aussi.

En manière de contraste il faut examiner les romans champêtres de George Sand. Ces livres furent écrits au moment où Balzac publiait "Les Paysans", mais l'oeuvre de Sand ne ressemble point à celle du "maître".

George Sand connaissait, et aimait les gens qu'elle dépeignait. Elle les mettait dans le cadre de nature sereine et claire ⁹⁻¹¹ qui était celui du Berry. Ses personnages, tous des paysans possèdent une âme très simple et douce; on dirait peut-être, que l'auteur les a trop idéalisés. Nous ne disons pas qu'ils sont irréels mais plutôt qu'ils sont des exceptions. Les paysages sont peints sans précision dans les détails mais ils sont pittoresques. Dans le passage suivant elle nous peint

un paysage.

"Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. . . . Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougies aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. . . . Dans le haut du champ un vieillard, . . . le dos large, la figure sévère et dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussant, gravement son arceau de forme antique, trainé par deux boeufs tranquilles, a la robe d'un jaune pâle, . . ."

1

Ce portrait d'un paysan diffère bien de celui de Balzac dans la beauté et la simplicité que le caractérisent. Il est intéressant de mettre côte à côte le portrait du vieillard du champ et celui du père Fourchon "aux² yeux comme ceux du cochon (qui) exprimaient la ruse et la paresse."

2

Quelques uns des disciples de Balzac le réaliste, écrivaient des livres où il y a des paysans. Le premier de ces écrivains qui s'inspiraient des théories du "maître", est Gustave Flaubert. Bien que Flaubert n'ait pas écrit des romans paysans il nous a donné quelques

1 - Notice, La Mare au diable, p. 10 - 11.

2 - Les Paysans,

descriptions des paysans tels qu'il les observait. Voici un croquis qui est la description de l'arrivée d'un groupe de paysans à une foire:

"Les fermières des environs retiraient, en descendant de cheval, la grosse épingle qui leur serrait autour du corps leur robe retroussée de peur des taches; et les maris, au contraire, afin de ménager leurs chapeaux gardaient par-dessus des mouchoirs de poche, dont ils tenaient un angle entre les dents." 1

Plus loin dans le même livre, l'auteur nous donne le portrait d'une vieille paysanne:

"Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, quelles semblaient sales, quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de

1 - Madame Bovary, p. 155.

souffrances subies." 1

Tels sont les portraits d'un écrivain qui avait comme théorie de l'art: l'importance suprême de l'observation des choses matérielles.

Un autre disciple de ce culte du réalisme était Guy de Maupassant. Il écrivait en 1882 - 1883 des contes, qu'il nommait "Contes de la Bécasse". Ce sont des nouvelles paysannes normandes. Elles sont intéressantes parce qu'elles représentent une école littéraire dont le style simple et direct se caractérise par les descriptions détaillées. On voit que lui, non plus n'aimait pas les paysans. Il les peint comme des gens méprisables, ignorants, avares et immoraux.

L'avarice chez les paysans de Maupassant est dépeinte dans "Pierrot".

"Mme. Lefèvre était une dame de campagne, une veuve, une de ces demi-paysannes à rubans et à chapeaux à falbalas, de ces personnes qui parlent avec des cuirs, prennent en public des airs grandioses et cachent une âme de brute prétentieuse sous des dehors comiques et chamarrés, comme elles dissimulent leurs grosses mains rouges sous des gants de soie écrue." 2

Une nuit un voleur vient chez elle lui voler des légumes de son jardin. C'était une catastrophe pour cette femme avare et elle se décide à acheter "un petit

1 - Madame Bovary, p. 175 - 176.

2 - Contes de la Bécasse, p. 51.

freluquet de quin (chien) qui jappe," pas un gros chien.
"Il les ruinerait en nourriture." 1

Elle trouva un petit chien qu'elle a gardé pendant quelques mois jusqu'au jour où on lui demande huit francs d'impôt pour le chien. Elle voulait tout de suite se débarrasser de l'animal. Cependant elle hésitait d'abord, parce que en vérité elle aimait le chien, enfin l'avarice l'a emporté et elle a jeté le chien vivant dans un puits, où il est mort.

Dans son conte "Les Sabots", l'auteur fait une étude de l'immoralité des moeurs chez les paysans.

Un vieux couple se débarrasse de leur fille en l'envoyant comme domestique chez un veuf riche. Là, ils espèrent, elle deviendra la maîtresse et puis la femme de son maître.

Du réalisme à la brutalité du naturalisme il n'y avait qu'un pas; et ce fut Zola qui le franchit. Dans son oeuvre naturaliste se trouve un roman paysan "La Terre." C'est dans ce roman que l'auteur a rassemblé les traits les plus abominables. ^{de quoi?} Nous ne rencontrons que des paysans, égoïstes, méchants, brutaux et sans aucune trace de vertu. Parmi les incidents que raconte l'auteur voici la scène chez le notaire du village. Un vieux paysan est arrivé, accompagné de sa femme et ^{de} ses trois enfants. Il veut partager ses biens.

1 - 1886, p. 53. Contes de la Bécasse, p. 53.

" - Ainsi, père Fouan, vous vous êtes décidé à partager vos biens de votre vivant entre vos deux fils et votre fille?

.

- Voyez vous, Monsieur Baillehache, il faut se faire une raison, les jambes ne vont plus, les bras ne sont guère meilleurs, et dame! la terre en souffre. . . . Ca aurait encore pu marcher, si l'on s'était entendu avec les enfants.

.

Sa voix s'étrangla, il eut un grand geste de douleur et de résignation. Près de lui, sa femme, soumise, écrasée par plus d'une demi-siècle d'obéissance et de travail, écoutait.

- L'autre jour, continuera-t-il, en faisant ses fromages, Rose est tombée le nez dedans. Moi, ça me casse rien que venir en carriole au marché. . . . Et puis, la terre, on ne l'emporte pas avec soi, quand on s'en va. Faut la rendre, faut la rendre. . . Enfin, nous avons assez travaillé, nous voulons crever tranquilles. . . N'est-ce pas, Rose?" 1

Enfin ce misérable père, détesté de ses enfants, leur annonce qu'il veut garder la maison, et le jardin pour lui. Les enfants sont troublés par cette décision, ils craignent de ne pas recevoir leur héritage.

Un des fils suggère, enfin qu'il faut laisser au

père de quoi vivre.

"On pourrait lui servir huit cents francs, puisque c'est huit cents francs qu'il louerait son bien. . . .
Seulement, nous ne comptons pas ainsi, nous autres. Il ne nous loue pas la terre, il nous la donne, et le calcul est de savoir ce que lui et la mère ont besoin pour vivre. . . . Oui, pas davantage ce qu'ils ont besoin pour vivre.

.

La vie des deux vieux fut fouillée, étalée, discutée besoin par besoin. On pesa le pain, les légumes. . . ."¹

Aucune tendresse, aucune respect, aucune charité, c'était la règle de la vie paysanne, selon Zola.

L'émotion qu'éprouve la mère pendant l'affaire, nous dévoile aussi la profondeur de son égoïsme.

"Elle les avait élevés tous les trois, sans tendresse dans une froideur de ménagère qui reproche aux petits de trop manger sur ce qu'elle épargne." ²

Si on considère les paysans tels qu'ils ont été dépeints par les écrivains dont nous avons parlé on peut les diviser en deux classes: les idéalistes d'une part et ceux qui sont dénués de toute vertu d'autre part.

Pour comprendre cette dualité, il faut rappeler que, premièrement, les auteurs s'apparentaient soit à l'école réaliste ou naturaliste, soit à l'école du romantisme.

1 - La Terre qui meurt, p. 25.

2 - *ibid*, p. 22.

En second lieu, il faut se rendre compte que les paysans de ces romans n'appartiennent pas aux mêmes provinces. C'est là une des raisons de leur particularisme.

L'histoire nous enseigne que la France était divisée en provinces qui sont restées séparées pendant des siècles. Chacune de ces provinces, avait ses traits distinctifs. Les différences de races se retrouvaient dans les moeurs et le dialecte. La culture et la formation du peuple des provinces se ressentent des influences, bonnes ou mauvaises, qu'exerçaient les cours d'autrefois. Donc on trouve dans les milieux bourgeois ou paysans des traces de raffinement ou de grossièreté, de bonté ou de méchanceté plus ou moins dominantes suivant les régions.

En 1889, deux ans après la mort du naturalisme, apparut un roman paysan, par un auteur presque inconnu; ce roman intitulé, "Les Noellet", était écrit par René Bazin.

Depuis les romans de George Sand, auteur du siècle précédent, il n'y en avait pas eu d'autre traitant de la paysannerie française idéaliste.

Bazin choisit comme cadre de ce roman, "Les Mauges" "où le portent les souvenirs de son ascendance paternelle et sa sentimentalité traditionnaliste." 1

Il décrit les choses auxquelles il s'intéressait, non pas comme un froid observateur, mais plutôt comme quelqu'un qui connaissait et qui aimait les personnages qu'il

1 - Un romancier de Vraie France, p. 76.

faisait vivre.

Le paysage lui était familier autant que les hommes et les moeurs. Il décrit les paysans dans "leur aspect physique et leur physionomie morale" 1; il comprenait "ce mélange de rudesse et de délicatesse" 2 qui composait leur esprit.

Quelques années après, l'auteur achevait son roman qui avait le plus de succès. Ce roman est intitulé "La Terre qui meurt." C'est l'histoire d'une ancienne famille paysanne de la Vendée. Il nous raconte les problèmes et les souffrances de cette famille d'une manière si sympathique que nous ne pourrions qu'apprécier son amour et sa connaissance des paysans.

"Il souffrait de les voir mal jugés ou dépeints sous leurs aspects les moins bons, avec un parti pris de dénigrement." 3

Quelques critiques reprochaient à l'auteur d'avoir trop idéalisé ses paysans, mais lorsqu'on examine de plus près les personnages de ses romans on voit qu'à côté des grands paysans fidèles à leur noblesse, il y a des déserteurs et des déchus.

Les personnages de "Les Noellet" et de "La Terre qui meurt" sont les vrais paysans qui vivent toujours. Voici la description du père Lumineau.

- 1 - Un romancier de Vraie France, p. 77
- 2 - *ibid*, p. 77.
- 3 - Un romancier de Vraie France, p. 88.

"son visage ferme de lignes et solidement taillé Les joues pleines, que bordait une étroite ligne de favoris, le nez droit la mâchoire carrée, tout le masque enfin, et aussi les yeux gris clair, les yeux vifs qui n'hésitaient jamais à regarder en face, disaient la santé, la force les lèvres tombantes longues, fines malgré le hâle, laissaient deviner la parole facile et l'humeur un peu haute d'un homme du Marais. . . ." 1

C'est possible, dit-on, si on visite le pays du Marais de voir le métayer qui a servi de modèle. Ce "maraîcher se nomme et dit, en soulevant son chapeau rond, avec la même noblesse: un tel . . de la Terre qui meurt!" 2

Le secret de la beauté de ces deux romans se trouve dans le fait, qu'il connaissait ces paysages et ces paysans, ayant contemplé les mêmes horizons qu'eux, depuis son enfance. Lorsqu'il était enfant il avait une santé débile, et il devait passer les étés à la campagne, aux environs de sa ville natale, Angers.

Il écrivit d'autres romans paysans qui valent autant, mais il nous semble que les descriptions n'y sont pas si détaillées que dans les deux romans déjà mentionnés.

Le premier de ces romans s'appelle "Donatienne". C'est une histoire bretonne. Il est évident que l'auteur

1 - La Terre qui meurt, p. 8 - 9.

2 - Un romancier de Vraie France, p. 89.

ne connaissait pas aussi bien cette partie de la France, mais il fait de ce roman une étude des humbles paysans.

Dans ce roman, l'auteur ne décrit pas la vie paisible et simple des paysans. Il nous dépeint plutôt le tableau des souffrances humaines.

"L'histoire d'un pauvre, abandonné, s'enfuit par les routes, tirant la petite charrette où il a mis tout ce qui lui reste d'un passé où il y eut du bonheur." 1

Dans ce roman, triste et émouvant, l'auteur franchement ne mérite pas le reproche de "fadeur" et plus encore de "délicatesse" dont il avait été trop souvent accablé.

Un autre de ses romans placé dans des provinces moins connues de l'auteur c'est "Le Blé qui lève." Là, Bazin nous amène dans les grandes forêts du centre de la France. Il nous peint de beaux paysages, mais il nous montre de nouveau des âmes tristes, déprimées et mécontentes. Ce sont des croquis des milieux mondains qui ont été épuisés par l'abandon des vertus de sa race.

Le troisième roman, qui est d'ailleurs le dernier de l'auteur, est placé en Bretagne. C'est d'abord un roman religieux dans son sujet. Il n'est pas étonnant que, l'auteur qui avait été, pendant toute sa vie, animé de sentiments religieux ait voulu écrire, à la fin de sa carrière littéraire un livre tout inspiré de

religion. C'est en 1929, que lui vint l'idée de son dernier roman. Il le nommait "Magnificat". En achevant cet ouvrage il espérait couronner l'oeuvre de sa vie, d'un roman qui plairait à Dieu.

C'est l'histoire d'une vocation de prêtre dans l'âme d'un de ses chers paysans. Il alla faire un séjour dans le coin de la Bretagne où il voulait placer son roman. Il se mit dans le voisinage de la métairie de Fenmur (à laquelle il emprunte le nom). Là il étudiait les foyers paysans qui pourraient lui fournir les modèles de ses personnages. Bien que les Bretons lui fussent moins connus que les paysans vendéens, il les admirait. Les gens "aux visages sculptés, pleins de noblesse, des femmes aux regards mystiques," 1

Ce roman est un véritable chef d'oeuvre, un roman digne de couronner l'ouvrage de l'écrivain. On y trouve réunies les deux inspiratrices de l'oeuvre, c'est-à-dire la Terre de France et la religion. C'est aussi comme dit M. Tony Catta: "celui ou l'on retrouve dans leur plénitude ces dons de romancier de la vie paysanne, qui étaient révélés quarante-deux ans plus tôt avec "Les Noellet". La famille rurale y est décrite avec le même respect, dans sa rudesse et sa grandeur." 2

C'est bien parce que l'auteur comprenait et respectait la race paysanne qu'il y a de la beauté dans

1 - Un romancier de Vraie France, p. 198.
2 - " " " " " p. 199.

ses romans. Et même des témoins ont pu parler de son amitié pour les paysans.

Voici un extrait d'une allocution prononcée par un paysan sur l'ami de sa race:

"Ce qui nous touche le plus dans votre oeuvre, c'est la façon dont vous parlez des gens de la terre et aussi des ouvriers. Vous nous connaissez, vous nous comprenez, et c'est pourquoi nous vous aimons tant. Vos livres sont dans toutes nos maisons, nos petits enfants y apprennent à lire. . ." 1

Nous avons recueilli une autre témoignage de l'admiration de l'auteur pour les paysans, dans une lettre signée de sa fille, et dont je donnerai un extrait:

"La seule chose que je pourrais ajouter . . . c'est la mémoire du respect profond et la courtoisie qui toujours caractérisaient les relations de mon père avec les paysans - la manière dont il les saluait sur les chemins - Il les aimait, car ils lui représentaient un bon élément de la France d'autrefois" *

Dans l'introduction, j'ai tâché de donner au lecteur, quelques idées, quelques impressions de l'auteur tel qu'il se révèle dans son oeuvre, grâce aux renseignements que m'ont fournis des sources directes ou indirectes. Puissent - elles faire mieux saisir les chapîtres

1 - Un romancier de Vraie France, p. 125.

qui suivent.

* L'original de cette lettre qui fut écrite en anglais est le suivant:

"The only thing I could add . . . is the remembrance of the deep respect and "courtoisie" which always characterized the dealings of my father with the peasants - his way of saluting them on the country roads - He loved them as representing a fine element of the France of the past."

Chapitre 1.

Les Influences qui modèlent l'âme du paysan dans l'oeuvre de Bazin.

Certaines influences contribuent à la formation des esprits dans toutes les classes sociales; qu'il s'agisse de l'aristocratie, ou des milieux prolétaires ou paysans. Indubitablement elles diffèrent de classe en classe. Dans la classe paysanne nous trouvons plusieurs traits dont le plus important paraît être la fierté de la race. On entend par là que les paysans sont fiers, non seulement de la race française mais aussi de la race qui s'est différenciée dans chaque province de la France.

Dans son roman, "Baltus le lorrain", Bazin nous raconte ce qu'était cette fierté que ressentaient les paysans à l'égard de la France, bien qu'ils fussent gouvernés par l'Allemagne depuis des années. Il décrit la peine du fils de Baltus, au moment où il apprend qu'il devra s'incorporer dans l'armée allemande pendant la Grande Guerre.

"Il aurait voulu vivre en France, celui-là, il avait déclaré qu'il ne serait jamais soldat allemand. Passer la frontière: chose que le père n'avait pas faite, résolution qu'il avait combattue

— Je suis peut-être faible: ce que vous me dites est peut-être mieux, mais je n'en suis pas sûr, et puis, je ne pourrai pas, je ne peux pas: que de plus forts que moi restent en Lorraine; moi, je ne peux plus vivre sous le commandement du Prussien; je veux être libre, Français,

tout moi-même.¹"

Le lecteur pourra bien imaginer le désappointement de ces fidèles Lorrains, au lendemain de la Guerre de se trouver sous le commandement de certains fonctionnaires français qui ne les comprennent pas. Ils en souffrent mais ils ne sont pas découragés; ils tâchent de se faire mieux comprendre. Enfin quand l'affaire est passée, les Lorrains sont contents de tout oublier, et ils nous expliquent par leur chef, le héros Baltus, leurs idées.

"Ne jugez pas un pays sur le premier homme de son peuple que vous rencontrez, ni d'après le premier journal que vous lisez, ni selon les commères qui remplacent trop souvent le savoir par l'invention. Ne le condamnez pas parce qu'il a commis une erreur, ou deux, ou même plus. Etudiez son histoire. Voyez s'il a toujours eu des saints chez lui, car alors les pauvres y sont aimés s'il ne tient pas trop à l'argent, s'il est plus facile qu'un autre à tromper par de belles paroles, car alors il y a des chances pour qu'il soit chevalier. C'est ce que nous faisons en étudiant l'histoire de France, notre patrie retrouvée. Vous n'avez point à approuver les injustices qu'elle peut commettre, mais souvenez-vous, mes enfants, que notre esprit et celui de nos pères, c'est elle qui l'a embelli; que le courage des nôtres l'a servie en tous lieux La France a besoin de sa Lorraine,

1 - Bazin, Baltus le lorrain, p.37

comme nous avons besoin de la France. . .1"

C'est la coutume chez les paysans de rester toute la vie à l'endroit où ils sont nés. Ainsi trouve-t-on des familles qui ont habité la même province, la même partie d'une province depuis des siècles. Ces gens sont fiers de leur pays et ils sont toujours prêts à défendre un sol où ils sont si bien enracinés.

L'auteur nous montre ce trait chez un paysan dans la scène qui se passe à la caserne où Gildas Maguern, un jeune Breton avait été taquiné par un de ses camarades.

"Gildas se préparait à prendre une paire de souliers de rechange, empaquetée dans le sac lorsqu'une recrue du Midi, un brun du pays de Béziers, qui . . . connaissait mal ces hommes s'avisa de frapper, d'un coup de poing, l'épaule de Gildas Gildas d'un bond se releva: Tu veux une raclée, gringalet?2"

Quand Jean Nesmy , journalier à la Fromentière parle de son Bocage, nous assistons de nouveau à un sursaut de fierté que déclenche l'amour du canton natal.

"Mais surtout, l'air de chez nous, c'est une bénédiction. Il pleut souvent. . . . Puis, tout de suite après, un grand soleil. . . . Car la terre ne ressemble pas à celle du Marais. Elle est toute en collines, ici et là, des grandes, des petites. . . si vous connaissiez seulement le Bocage, et la lande de Nouzillac,

1 - Baltus le lorrain pages 329 - 330.

2 - Magnificat page 77.

vous ne voudriez plus vous en aller! 1"

Dans le même roman Bazin nous donne un schéma de la mentalité d'une paysanne qui admire son pays.

"Sur bien des lieues de long, depuis la baie de Bourgneuf jusqu'à Saint-Gilles, le Marais de Vendée s'éveillait. Rousille en sentit une joie. Elle aimait la terre dont elle était l'enfant, terre fidèle, terre brave, terre d'amour, tour à tour mouillée et brûlée, où l'on dormait le dernier sommeil, dans le vent chanteur, à l'abri de la croix. Rien ne lui plaisait autant que cet horizon, où les moindres routes lui étaient familières, depuis la virette qui longeait le premier pré de la Fromentière, tout à côté jusqu'aux sentiers établis sur le renflement des talus, et qu'on suit avec une perche à la main, avec la ningle au haut évasé, pour sauter les fossés. 2"

Parce qu[?] au fond, il aime sa terre natale et qu'il en est fier, le paysan souffre de la quitter.

André Lumineau, jeune paysan veut aller trouver une terre neuve et plus riche. Il hésite longtemps avant de prendre la résolution de quitter la Vendée où il naquit, et lorsqu'il se rend compte qu'il quitte pour jamais, cette terre, il en est desolé. Nous le voyons sur le pont du bateau il est tout triste; mais les consolations d'une vieille femme inconnue lui font du bien parce qu'elles lui en rappellent d'autres.

1 - Terre qui meurt, p.44.
2 - " " " p.41.

"La vieille mère, de sa main blanche, toute froide, tout humide de brouillard, caressa la main de Driot, et le petit Vendéen pleura, en songeant à des caresses anciennes toutes pareilles, à la mère Lumineau, qui portait aussi une coiffe blanche et des dorures les jours de fête.1"

Jean Louarn qui a dû quitter sa Bretagne et aller ailleurs chercher du travail, ne parvient pas à s'habituer à l'autre province où il s'est établi. C'est un paysan dépaycé.

"Ils (ses yeux) ne pouvaient se reposer sur aucune chose, ni sur les moissons qui n'avaient pas de ressemblance avec celles du pays de Ploëc . . . et Louarn, n'était comme au premier jour, qu'un ouvrier de passage, qu'on tolère, un étranger dont on se défie. Aucun lien ne l'attachait là plutôt qu'ailleurs, et rien n'attachait à lui.2".

C'est encore le même sentiment qui se retrouve chez le père Lumineau, qui n'a jamais songé à s'en aller, et qui est bouleversé à l'idée que son fils veut le quitter pour aller en Amérique.

" - Mathurin, demanda-t-il, tu dois avoir encore des livres où il y a dessins de pays, tu sais bien?

- Des géographies? Oui, de nos temps d'école, il doit en rester. . .

- Je voudrais voir l'Amérique, dit le vieux: c'est là, que va ton frère, à ce qu'ils assurent.

1 - La terre qui meurt, p.244.

2 - Donatienne, p.176.

- Voilà celle du Sud, dit Mathurin - et voilà la mer.

Le métayer médita un long moment sur les mots que disait Mathurin. Il fit effort pour les rapporter à ce pauvre dessin lamentable, et secoua la tête.

- Je ne peux pas me figurer où il est, dit-il tristement, mais je vois qu'il y a de la mer, et qu'il est perdu pour nous. . . . 1"

Plus loin le malheureux père pense à son fils déjà parti depuis quelques jours.

"Il essayait de se représenter la petite Amérique dessinée sur l'atlas. Où était son dernier fils, maintenant, dans le monde immense? Dans une ville? Sur les chemins? Sur la mer qui prend les hommes? Toussaint Lumineau cherchait à le rejoindre. Mais l'effort était vain. Toutes les routes de sa pensée se perdaient dans l'inconnu . . . 2"

Une race si immuable doit être attachée à sa terre par de fortes racines. Elles ont pour noms, l'amour, le respect et la compréhension de la terre.

Le paysan aime sa terre et la comprend parce qu'il a reçu en partage le devoir d'y travailler. Il la respecte parce qu'elle le nourrit.

Cet attachement et cette connaissance se déploient nettement dans le portrait que Bazin a esquissé du paysan

1 - Terre qui meurt, p.224.

2 - " " " p.240.

de France.

"Il ne changeait guère de ferme et demeurait sur le même sol, entre les mêmes haies, devant le même horizon. J'ai entendu un de ces anciens faire cette réponse. Quelqu'un lui disait: "Eh! Maître Thibault, vous devriez envoyer un échantillon de vos terres au laboratoire, pour les faire analyser. - Il n'y a pas besoin, monsieur, elles parlent toutes seules." Pour lui, en effet, elles parlaient, il les comprenait, il avait même obscurément et certainement, une idée de la beauté de la campagne. 1"

Dans "La terre qui meurt" le père, chef de la métairie ne pouvait pas supporter qu'on critique les terres sacrées de chez - lui.

"Tais-toi ça me chagrine d'entendre mal parler de la terre de chez nous Puisque tu veux la cultiver avec moi, Driot, fais comme nous: n'en dis pas de mal. . . Elle nous a toujours nourris. 2"

L'amour de la terre se manifeste dans la joie éprouvée par un jeune paysan qui revient au pays après le service militaire.

"Il n'était revenu qu'une fois au pays, dans ses trois années de service. Avec une émotion grandissante, il observait les flots de peupliers et les menus toits roses perdus dans les espaces d'herbe. Son regard errait de l'un à l'autre. Ses lèvres tremblaient en les nommant. Toute

1 - Douce France, p.34

2 - Terre qui meurt, p.161.

autre émotion se taisait, devant celle du retour. 1"

Et plus loin, l'auteur poursuit l'analyse de ses sentiments.

"Un sentiment tendre, noble et cruel, pâlisait le visage de Driot (le soldat). La campagne accueillait son enfant. Pour lui toute sa jeunesse éparse dans les choses s'éveillait et parlait. Il n'y avait pas une motte de terre qui ne lui criât bonjour, pas un ajonc de fossé, pas un orme ébranché qui n'eût un regard ami. 2"

Dans son livre, intitulé "La Douce France" Bazin nous donne sa propre opinion sur ces idées du paysan de demeurer toujours au pays natal.

"Si vous êtes né à la campagne, si vous habitez une ferme, il me semble qu'il est encore plus facile d'aimer la maison, parce qu'elle est souvent celle où la famille a vécu, depuis bien des années, et parce qu'elle est enveloppée par les champs qui sont bons à regarder.3"

Parce qu'il est si fier de sa race et parce qu'il aime et connaît la terre, il arrive que le paysan croit en la dignité de son métier. Il comprend quelle est sa place dans le monde.

Dans son portrait du paysan de France, Bazin nous dit: "Il n'était point servile, parce qu'il avait une conscience, mais il avait le respect de la hiérarchie, étant prince lui-même dans sa famille et dans sa ferme. Vis-à-vis de celui

1 - Terre qui meurt, p.p. 111 - 112.

2 - Ibid, p.113.

3 - La Douce France, p.49 - 50.

qu'il appelait souvent "notre maître", son indépendance était grande, et il savait la montrer, mais entre eux l'amitié n'était pas rare. S'il acceptait un menu cadeau, il remerciait, la semaine suivante, avec une couple de poulets. . . 1"

Le paysan se croit bien au-dessus du rang des ouvriers des villes, son émotion s'explique en des mots du vieux paysan qui voit des ouvriers d'un chemin de fer.

". . une équipe de six hommes poussait de l'épaule un wagon chargé, et il sou^{ve}geait: En voilà d'attelés comme les bêtes de chez moi. 2"

Les paysans tel qu'on les voit dans l'oeuvre de Bazin, nous représentent une classe dont la France doit être fière, car en somme:

"Là est l'origine de toutes les patries, la source cachée des familles devenues illustres, et la force principale des Etats durables. Une politique prévoyante doit s'appliquer à faire de chacune de ces cellules répandues sur le sol national, un petit centre de richesse et de bon sens. (3)"

1 - La Douce France, p.34.

2 - La terre qui meurt, p.225.

3 - La Douce France, p.48 - 49.

Chapître 11.

L'Etude de la paysanne dans l'oeuvre de Bazin.

En lisant les oeuvres de René Bazin, on voit qu'il s'intéresse spécialement aux caractères des femmes, surtout aux mères de famille: (l'étude qu'il en fait comme on la trouve dans ces romans paysans est la plus frappante). On s'aperçait d'abord qu'il existe entre la plupart de ses romans une espèce de lien au point de vue des personnages, ou pour mieux dire, l'auteur les a mis presque tous dans le même cadre. Ce sont presque toutes de bonnes femmes, habituées à une vie simple et rustique. Elles sont protégées des vices et des cruautés du monde par les conventions et les moeurs rurales. Elles sont dominées par leurs maris qui dirigent tout ce qui se passe dans la famille. Les femmes présentent des qualités de douceur, de bon sens dans leurs affaires et surtout un instinct maternel bien développé. Il y a dans un livre par Bazin intitulé, "La Douce France" un article qu'il nomme, "Les Bonnes femmes de France", et c'est dans cet article que l'auteur nous présente le portrait littéraire suivant, de ces héroïnes. Il dit:

"Il y en a de grosses; il y en a de maigres qui sont pâles comme les cierges; il y en a qui trottinent, d'autres qui se traînent, d'autres qui ne marchent plus

du tout, et qu'on aperçoit derrière les vitres des fenêtres, assises à perpétuité, une couverture sur les genoux. . . Elles sont, pour la plupart de vieilles mamans qui ont usé leurs forces à nourrir des petits . . . à s'inquiéter pour eux, et puis à les pleurer, les uns parce qu'ils sont morts. . . .1."

A côté des bonnes mères Bazin a créé des personnages de vieilles filles qui sont aussi conseillères et confidentes. Il met ces femmes dans le rôle de mère pour ceux qui n'en ont pas; et elles possèdent à peu près les mêmes qualités de bonté et de douceur que possèdent les mères.

Quand il nous parle des jeunes filles paysannes, nous voyons développées, jusqu'à un certain point, les mêmes caractéristiques que nous avons trouvées chez les mères. Elles sont douces, obéissantes, patientes et peu égoïstes envers les hommes.

Parce que l'auteur ne voulait rien mettre de laid dans ces romans idéalistes il présente toujours les types supérieurs de paysans. Quand il faut mettre en scène des personnages qui ne possèdent pas toutes ces caractéristiques il présente des types faibles, non vraiment méchants. Tel est le personnage de Donatienne, petite paysanne qui, malheureusement fut déracinée de son milieu naturel de la campagne et envoyée à Paris. Elle est au fond une honnête femme, mais quand elle est privée de l'appui de son mari et de la sûreté morale de sa vie précédente, elle est perdue.

1 - Bazin, La Douce France, J.de Gigord Ed.Paris,p.36.

Voici par exemple l'histoire de la mère-héroïne du premier roman paysan de Bazin. Ceci est intitulé "Les Noellet".

Perrine Noellet est la femme de Julien Noellet qui est métayer à la Genivière. Ils menaient, avec leurs quatre enfants, une vie simple et bien réglée.

Un jour le fils aîné Pierre décide de se faire prêtre. La mère est comblée de joie . . . son favori, si intelligent, si beau, va faire honneur à la famille. Cependant ils ne sont pas riches, les Noellet, et il faut faire des sacrifices pour avoir assez d'argent pour l'instruction du prêtre futur, mais les parents font tout ce qu'ils peuvent pour l'aider. Après quelques années d'instruction le jeune homme désire renoncer à la vie religieuse. Il revient à la maison annoncer cette intention à ses parents. Ils sont choqués. Le père entre en grande colère contre son fils, Pierre décide alors de quitter la famille pour toujours. La pauvre mère en devient extrêmement malheureuse mais elle n'ose rien dire au père parce qu'elle se rend compte que son fils n'a pas été franc avec eux. Sa douleur contrainte nous est décrite dans les lignes suivantes: "Pauvre mère Noellet, si fière jusque-là de son enfant, si heureuse de le donner à Dieu, que son amour maternel s'en était empreint d'un respect religieux, si éloignée du moindre doute au sujet de cette vocation qui comblait des rêves anciens! Et puis tout à coup précipitée de si haut,

frappée sans que rien l'eût préparée! En deux heures elle avait épuisé ses larmes et tout le ressort de sa vie. Elle demeurerait anéantie!"

Cependant, malgré son désappointement, la mère gardait des souvenirs tendres et elle était toujours anxieuse pour son Pierre. Son amour maternel ne se détache jamais d'elle, ce trait se manifeste plus loin dans le livre quand Pierre écrit à sa mère une lettre, si courte et si solennelle qu'elle devait lui faire mal au cœur. Elle lui répond, par une lettre, écrite par la soeur Antoinette, parce que la mère ne sait pas écrire, "pleine de mots tendres et de petits conseils maternels sur la conduite de la vie". 2

Ces mots caractérisent parfaitement l'esprit et la mentalité d'une mère paysanne. On s'aperçoit que, son ignorance ne l'empêche pas de posséder un bon cœur et surtout du bon sens. Elle est sage la Noellette, même quand son enfant est un peu effronté et qu'elle pourrait réagir comme avait fait le père, elle sent qu'il est plus sage de lui pardonner et de le guider pour l'arracher aux dangers d'une vie trop libre.

Ces traits de bonne mère sont encore représentés dans le personnage de Mère Maguern du roman "Magnificat", qui fut le dernier écrit par Bazin.

Nous trouvons la mère Maguern donnant à Gildas son fils, qui va à la guerre, les conseils suivants.

- 1 - Bazin, Les Noellet,
- 2 - Les Noellet, p.129.

p.p.112-113.

"Mon Gildas, voilà que tu vas au régiment pour te battre, et je demanderai, bien sûr matin et soir, et plus d'une fois entre les deux, qu'il ne t'arrive point de mal. Mais tu ne seras pas sans voir le monde, et ses exemples, qui ne sont pas beaux.¹"

De ces deux extraits des romans, le premier et le dernier, écrit une trentaine d'années après, le lecteur reçoit l'impression que l'auteur considèrerait comme très important l'avis des mères, aux enfants.

La suite de l'histoire permet au lecteur de se rendre compte, que ces conseils influencent réellement la vie des fils. Le cas de Gildas en est un bon exemple. Il décide, pendant qu'il est à la guerre de se faire prêtre. Quand il revient à la maison il parle aux parents de sa décision. La mère est heureuse, elle espérait depuis des années que son fils recevait la vocation. Le père, cependant s'est fâché, il comptait sur son fils aîné pour l'aider à la métairie et il ne veut pas admettre cette nouvelle. Il discute avec son fils mais Gildas ne change pas d'avis. Pendant ce temps la mère qui comprend les inquiétudes du père reste tranquille et patiente. Cependant après le départ du fils quand le père continue à grommeler, elle dit:

"Ne prononce pas même, ce soir, le nom du fils, Jean-Guillaume! Tu risquerais ta part de paradis! C'est assez

qu'à présent, il n'ait plus le goût de la maison, et qu'il ne soit revenu que pour un jour à Pennur! (la métairie). 1"

Cependant le père tenait toujours à son premier avis de ne pas s'intéresser aux problèmes financiers de Gildas. Et ce n'était que par la générosité de la mère et de la cousine de Gildas, qui s'appelle Anna, qu'il pouvait finir ses études au séminaire. Enfin le jour de la victoire vint pour mère Maguern, elle alla voir ordonner son fils. Bazin explique bien l'émotion qu'elle ressentit ce jour là, dans le passage suivant:

"Par-dessus les peines de la vie, les anciennes et les nouvelles, sable ou rochers qui pèsent au fond des coeurs, une joie qui n'était point faite pour être dite, un remerciement, une marée impétueuse et calme descendait, et son âme, sans faire un mouvement, sentait grandir le flot avec adoration. 2."

Une autre vieille mère, dont les traits sont bien tracés, c'est la mère Baltus, femme du héros de Bazin ~~X~~Baltus le lorrain.~~X~~. Mère Baltus ne possède pas les mêmes dons ou les mêmes qualités des mères déjà décrites, bien sûr elle les possédait autrefois mais un grand malheur l'a rendue malade. Elle a perdu ce merveilleux équilibre que caractérisait les deux autres,

1 - Magnificat, p.191.
2 - " p.285.

tout ce que lui reste c'est l'instinct maternel exagéré jusqu'à un point pitoyable.

Pour mieux comprendre il faut raconter un peu ce qui est arrivé. C'est qu'elle a perdu son fils pendant la Grande Guerre, mais ce n'est pas tout. Le fils avait été forcé de joindre l'armée allemande bien que sa famille fût française. Pendant qu'il était soldat il a disparu, sans doute, tué dans un engagement. La pauvre mère refuse de le croire, et elle médite son malheur jusque à en devenir mentalement dérangée. Elle passe alors tout son temps à distribuer du pain pour son fils mort, partout dans les champs et sur les routes du voisinage. C'est pourquoi on l'appelait "Marie-au-pain."

Il est vrai que ceci est une étude d'une femme qui n'est pas normale, mais on constate que c'était la tendresse et la bonté maternelle qui demeuraient très vives dans l'esprit malade de cette femme.

Dans son roman intitulé "La terre qui meurt", l'auteur écrit un chapitre sur les vieilles "tantes" Michelonne. Elles étaient deux vieilles filles qui menaient une vie paisible dans leur petite maison à l'extrémité du village. Elles gagnaient leur vie en faisant de la couture. Elles étaient connues sous le nom de "tantes Michelonnes" à cause de la tendresse qu'elle manifestaient pour tous. Donc il était bien naturel que la petite Marie-Rose, fille du père Lumineau devenu veuf, se soit réfugiée chez ces

amies pour leur demander conseil au sujet de son amitié pour un humble journalier qui n'avait pas de bien.

Quand le père Lumineau découvre l'amour que ressentait sa fille, il devient furieux. L'attitude de son père gênait beaucoup la jeune fille.

La visite de la jeune fille chez les tantes donne à l'auteur, l'occasion de nous décrire ces deux femmes.

Voici comment:

"Elles se ressemblaient beaucoup, les deux soeurs. Elles avaient les mêmes rides en arc, profondes dans la chair rose, autour de la bouche édentée, autour du nez, enfantine comme d'un rire perpétuel. C'était, chez elles, le reflet de soixante ans de travail, d'amitié paisible et de bonne conscience. Il s'y mêlait un peu de malice sans méchanceté, quelque chose comme de la flamme de jeunesse, économisée au cours de la vie et survivant dans un visage de vieilles. La misère ne leur avait pas manqué, mais elles l'avaient toujours portée à deux. 1."

Quand la jeune fille sort de chez elles, elle se sent heureuse parce qu'elle est sûre qu'il lui reste au monde de véritables amies qui veulent l'aider.

Le problème de la jeune fille Anna, cousine - servante des Maguern est aussi résolu chez une confidente. Cependant c'est une veuve qui s'appelle Marguerite Voilier

1 - Bazin, La terre qui meurt, Calmann-Lévy Ed. Paris
pp. 58 - 59.

Anna est amoureuse de Gildas Maguern et elle comptait depuis des années l'épouser. Elle était bien heureuse dans ses rêves de penser qu'elle serait un jour femme de ce bon fils des Maguern et métayère de Penmur. Naturellement quand la famille apprend que Gildas va se faire religieux, chaque membre subit sa propre réaction, mais personne ne pense combien la décision pourra affecter Anna, la cousine-servante. La jeune fille ouvre son coeur avec toutes ses souffrances et son désespoir, chez la Voilière, en ces mots.

"Ils ont tous pensé à lui, ou à eux-mêmes : personne n'a pensé à moi ! Un peu la mère Marie, cependant pour dire vrai. 1."

Et voici la réponse de la veuve : "Petite, Dieu seule a pitié. Il sait la douleur de chacun. Si tu peux penser à Lui, plus qu'à toi, tu seras bénie. Voistu, il y a des joies que nous n'avons pas cherchées, et qui ressemblent d'abord à des peines jusqu'à ce que nous les ayons goûtées. 2."

C'est un excellent exemple de la mentalité paysanne chrétienne, - la paysanne idéaliste. Comme tous les personnages de Bazin cette femme reçoit toutes choses, bonnes ou mauvaises de la volonté de Dieu. C'est le moyen d'être heureux.

En étudiant le caractère et les situations des jeunes

1 - Magnificat, p.131.

2 - " p.132.

filles dans l'oeuvre de Bazin on s'aperçoit qu'ils sont à peu près les mêmes. Elles sont presque toutes des filles très modestes, pieuses, patientes, qui sont prêtes à se sacrifier pour leur famille ou pour un idéal.

L'histoire de Mélie, voisine des Noellet dans le roman "Les Noellet", est la suivante.

Mélie Rainette était la fille d'un pauvre tisserand, débauché, bon-à-rien. Bien qu'elle eût beaucoup souffert à cause de lui, Mélie aimait son père d'un amour presque maternel. Elle disait "Grâce à moi il ne manquera de rien!l." Enfin l'ivrogne mourut laissant la fille orpheline. Elle continuait à travailler comme tisserande parce que le père a laissé beaucoup de dettes.

Mélie était depuis des années amoureuse du beau Pierre qui quitta la campagne pour aller à Paris. Elle croyait qu'elle ne le verrait plus jamais mais elle l'aimait toujours. Plus tard quand Pierre est revenu de Paris, malade et de l'esprit et du corps, il se souvient de cette gentille amie d'autrefois. Il va chez-elle un soir, mais l'effort était trop pénible pour lui, il y tombe mort. La pauvre fille est complètement désespérée elle n'a plus aucune raison de vivre. Enfin c'est la mère de Pierre qui résout le problème; ayant pour cette fille de l'amitié, elle l'invite à venir demeurer avec la famille.

Une autre jeune fille, personnage de Bazin qui se trouve dans une situation pareille à celle de Mélie, c'est

Anna, que nous avons déjà mentionnée en parlant de la veuve Voilier.

Parce qu'elle est une fille parfaitement humaine et qui souffre à cause des événements malheureux, elle est choquée d'apprendre que son cousin Gildas, qu'elle aime, va la quitter pour se faire religieux. Elle se demande si ce n'est pas possible qu'il se trompe et que peut-être il n'a pas la vocation. Donc au commencement, elle lutte, c'est son égoïsme naturel qui parle. Sa vie n'a pas été très heureuse auparavant et elle pense qu'elle sera encore plus difficile dans l'avenir. A présent elle est la servante-cousine dans la famille. Elle a pris cette situation parce qu'elle a perdu sa mère et que son père est vagabond. Mais après l'inspiration reçue de sa visite chez la veuve Voilier elle décide de se sacrifier par respect pour la volonté de Dieu et elle se contente de rester à la maison Maguern et d'aider aux besognes de la métairie.

Le passage le plus touchant dans l'histoire d'Anna c'est la vente d'un beau tablier de velours. Le tablier était sa seule extravagance acheté pour se faire belle aux yeux de Gildas. Maintenant elle n'en a plus besoin; mais Gildas a grand besoin d'argent pour finir ses études au séminaire. Son père ne l'aidera pas. Alors l'idée vient à Anna de vendre le souvenir.

"Elle (Anna) ne l'avait porté qu'une fois, le tablier de velours! A présent elle le céderait à Valentine,

fiancée à un homme déjà revenu de la guerre, un grand blessé, le haut Trémouir qui était aussi riche. - Je ne déplierai point l'étoffe, pensait-elle; je dirai à Valentine: "Vous l'avez vu, il n'a pas changé Laissez-le enveloppé Valentine; vous me rendrez la serviette, un jour que vous passerez par Penmur." 1

Telles étaient les paroles que comptait dire la malheureuse fille, à son acheteuse.

Anna allait timidement chez Valentine, elle craignait d'être refusée mais la belle avait du coeur et elle acheta le beau tablier. "Et voilà comment Anna revint de la ferme près de la mer, avec son panier vide, deux cents francs dans sa poche, et le coeur si triste qu'elle n'avait peut-être jamais plus souffert que ce soir-là." 2

La nature poignante des mots choisis par Bazin, dans ces dernières lignes en fait le plus beau passage du livre.

Le personnage d'Orane fille de Jacques Baltus nous donne l'idée, selon Bazin, de la jeune fille prudente, obéissante à ses parents, mais qui est guidée peut-être plus par sa raison que par ses émotions. On aperçoit que si elle n'est pas plus intelligente, elle est certainement plus instruite que celles dont nous avons déjà parlé.

L'histoire traite de la période, des années qui suivaient la Grande Guerre, et c'était, sans doute, une époque où rien n'était réglé comme auparavant. Les jeunes filles

1 - Magnificat, p. 212.
2 - Ibid, p. 218.

étaient accablées d'une grande responsabilité, surtout dans les maisons où, à cause de quelque tragédie, les parents étaient rendus incapables de faire marcher les affaires comme autrefois. C'était le cas d'Orane qui voyage avec son père, qui le conseille et le défend.

Comme beaucoup de Lorrains des vieilles familles françaises les Baltus ont eu à souffrir de la domination allemande avant la guerre. Ils ont souffert aussi du régime français d'après - Guerre. Certains Français les ont quelquefois blessés parce qu'ils ne les traitaient pas comme des compatriotes.

C'est ce qui arriva à Jacques Baltus un jour où lui et sa fille dinaient chez d'anciennes connaissances dans un village français. Le père Baltus en était bien troublé et sur la route du retour il dit à sa fille:

" - Tu les a entendus - ces Welches?

Le fin visage se détourna à moitié du côté du père, et il était si ferme de lignes et si décidé que Jacques Baltus eut une espèce de fierté de reconnaître son sang.

- Non, dit-elle; je n'ai entendu mal parler que l'un d'eux.

- N'est-ce-pas trop? Nous appeler Allemands! Nous reprocher nos maux. Je n'oublierai pas ça!

- Mais si! l."

.

l - Baltus le lorrain, p.152.

La fille continue à parler avec son père comme si elle était tout à fait son égale. Le malheureux homme dit plus loin qu'il se demande si cela valait la peine d'être reçu par les Français.

La fille répond:

"Baltus! Jacques Baltus de Lorraine!"

Et encore plus loin elle dit:

"Tous ceux de la Horgne-aux-montons, depuis le temps du duc Stanislas, ou même avant, je crois bien, ont été de bons Français, le père. 1."

C'était ces mots qui ont servis à convaincre le père qu'elle avait raison.

Voici la première fois dans ces romans paysans que Bazin permet à un de ses personnages féminins de faire une observation, ou de donner son opinion en parlant à ses parents.

En contraste nous voyons le personnage de Marie-Rose dans "La Terre qui meurt", un roman écrit dans les débuts littéraires de l'auteur.

On y trouve une scène où le père punit sa fille parce qu'il a découvert qu'elle aime un humble, mais honnête journalier, la voici:

"Rousille, dit le père, un peu avant midi, quand elle rentra pour aider sa soeur à préparer le dîner, tu ne mangeras pas avec nous, ni aujourd'hui, ni les jours qui

suivront: les filles d'honneur, comme Eléonore (la soeur),
auraient honte, et nous aussi, de manger à côté d'une
créature qui donne ses amitiés à un failli Boquin
Et à présent, tiens-toi sage, Rousille et ôte-toi de devant
moi! 1."

On ne peut pas imaginer le père Baltus parlant ainsi à sa
fille même dans un cas pareil. Ceci, c'est le portrait d'un
juge, sans pitié, qui punit un enfant, au lieu d'un père qui
raisonne avec sa fille.

Il se trouve aussi des caractères faibles parmi les
femmes décrites par Bazin. Quand on fait l'étude des
personnages de ce genre on doit mentionner surtout
"Donatienne" du roman qui a son nom pour titre.

L'histoire est celle d'une très pauvre famille bretonne.
Jean Louarn jeune homme, père de famille et sa femme, la
petite Donatienne, luttent pour leur existence et pour
celle de leurs trois enfants. Ils habitent la Closerie
de Ros Grignon, qu'ils louent. Leurs affaires vont de plus
en plus mal. Pris de désespoir l'homme décide d'envoyer sa
femme à Paris où elle sera nourrice dans une famille riche,
ainsi pourra-t-elle gagner de l'argent.

La petite femme ne veut pas quitter son mari et ses
trois enfants dont le plus jeune n'était qu'un bébé,
cependant elle sait que c'est son devoir et elle va s'instal-
ler dans une maison à Paris.

C'était une jolie femme, encore jeune et rose. A cause de ses manières aimables et de son innocente franchise, elle trouve beaucoup d'admirateurs parmi les domestiques.

La tête tournée par les plaisirs et la vie facile, elle se laisse séduire. Elle oublie sa pauvre famille, elle ne leur écrit plus et ne leur envoie plus d'argent.

Le père est enfin obligé de quitter la ferme parce qu'il ne peut plus payer ses dettes. Alors il se met en route avec ses enfants. Ils voyagent partout dans les provinces cherchant du travail. Le dernier né tombe malade et le père est obligé de le laisser chez une bonne femme qu'il rencontre en route.

Quelques années plus tard, Donatienne qui, malgré sa vie peu recommandable, n'a jamais complètement oublié ses enfants, par hasard découvre sa famille et elle retourne à ses devoirs de mère de famille.

Le portrait de Donatienne représente le type de paysanne faible. A cause des événements malheureux, elle s'est laissée entraîner dans le vice mais enfin elle se sauve et elle retourne à sa vie réglée d'autrefois.

Chapitre 111.

L'Etude du paysan dans l'oeuvre de René Bazin.

L'étude que Bazin fait des paysans, pères de famille est sans doute, la plus importante et la plus recherchée. ?
Cependant il en a fait d'autres qui sont intéressantes parce qu'elles nous présentent une idée de ce que sont les réactions de l'esprit paysan devant les divers problèmes de la vie.

Nous trouvons dans le roman, "Donatienne," l'étude du paysan-mari; le paysan-citoyen dans "Baltus le lorrain," et enfin l'étude du paysan-ouvrier dans "Le Blé qui lève."

Nous allons commencer par une analyse psychologique des pères des familles parmi ces personnages. La plus frappante est celle du père Lumineau. Il personnifie les traits principaux du terrien français. D'abord il aime la terre, on dirait que c'est d'un amour égoïste peut-être.

Le père Lumineau est un vrai chef de métairie, il est bon travailleur et il est intelligent. Il appartient à une génération passée, une génération plus sage et plus expérimentée. L'homme, tandis qu'il ne comprend pas le monde moderne, en détail, se rend compte qu'il y reste toujours la même place pour lui et pour les siens. C'est pourquoi quand il apprend que François et Eléonore, ses enfants vont le quitter pour aller à la ville il est si

désolé.. Il se trouve subitement, sans personne pour l'aider. Ses sentiments s'expliquent dans ces mots:

"Il avait toujours trouvé de l'aide, dans les circonstances difficiles de sa vie. Cette fois surpris par le danger en plein travail de labour, il tourna lentement sur lui-même, comme poussé par l'habitude et chercha dans la campagne, aussi loin que ses yeux pouvaient porter, un sauveur, un appui, quelqu'un qui défendît sa cause et le conseillât. 1."

Cependant le vieillard n'est pas découragé car il compte sur le retour de "Driot" son fils, qui est au service militaire. Celui-ci aime aussi cultiver la terre et, le père est certain, ~~qu'il~~ ^{en} pourra tout tenir en ordre à la Fromentière.

"Il était presque gai, le métayer de la Fromentière. Les enfants pensèrent qu'il avait l'esprit vers Driot, dont il disait le nom, maintenant, plus de dix fois le jour. 2."

Malheureusement le père a dû subir encore un désappointement car après quelques mois le soldat veut aussi le quitter. Il veut aller en Amérique du Sud et s'installer en colon sur la terre.

Enfin, le père si fier de sa race et de sa situation comme métayer est obligé d'accepter comme gendre ce "failli Boquin" qu'il avait chassé. Bien qu'il ne soit

1 - Terre qui meurt, p.82.
2 - " " " p.74.

pas heureux de ce qui était arrivé il y a de la tendresse dans ces mots adressés au jeune couple.

"Viens ma Rousille avec son Jean Nesmy. 1."

On reçoit ici l'impression qu'il se rend compte que, après tout, il avait de la chance de trouver un honnête garçon pour l'aider.

Le père est un homme intelligent et il comprend ce que serait la vie de ces deux enfants à la ville. Il sait qu'ils n'^{exactly}~~améliorent~~ pas leur situation ni leur place dans le monde. Il est certain qu'ils y mèneront une vie misérable, perdus dans les foules et exposés à toutes sortes de tentations et c'est pourquoi il veut qu'ils restent dans la campagne à travailler la terre.

Après le départ d'André, il va faire une visite à ses deux enfants pour les supplier de revenir à la métairie, ils refusent. L'auteur peint la colère paternelle.

" - Vous êtes vraiment de mauvais enfants! dit-il tout haut. Restez-y dans votre ville!

Il sortait de la cuisine Le métayer ouvrit la porte de la rue.

- Je vas vous accompagner, si vous voulez, dit piteusement François.

Toussaint Lumineau lui jeta:

- Je ne t'ai pas demandé de m'accompagner, mauvais gars: je t'ai demandé de nous sauver tous, et tu n'as pas

voulu!" 1

Ce sont les paroles d'un lutteur qui se sent vaincu.

Le personnage du père Lumineau ressemble un peu à celui du père Maguern car ce dernier est aussi un chef de métairie qui éprouve beaucoup de difficultés à cause de sa famille.

Père Maguern dirigeait sa métairie aussi bien qu'il pouvait pendant ces années difficiles du temps de la Guerre, mais il avait de la peine. Pour cela il attendait avec impatience le retour de son fils-soldat, Gildas.

Nous comprenons l'émotion du père quand il apprend que le fils a l'intention de se faire religieux. Le métayer doué du bon sens terrien, et non pas d'imagination, est stupéfait. L'idée du père était faite d'égoïsme; mais lorsqu'on se rend compte qu'il était un vieillard pauvre qui était chargé de toutes sortes de responsabilités, on le comprend mieux.

Les sentiments du père s'expliquent dans les mots du fils quand il parle de sa vocation à l'aumônier. "Je ne l'ai pas dit à mon père, parce qu'il n'aime point qu'on lui parle de ce qui n'est point son travail; il a trop besoin d'aide." 2

Le désappointement du père se manifeste dans sa conversation avec Gildas:

1 - La terre qui meurt, p. 235.

2 - Magnificat, p. 112.

" - Qui t'a donné ton idée d'être prêtre?

- Elle m'est venue quand j'étais petit, et je l'ai dite à ma mère.

- Si tu me l'avais dite, à moi, je ne m'y serais pas opposé. Mais à présent, que le temps est passé qui te l'a fait revenir ton idée?

- C'est peut-être de voir le monde comme il est.

- Tu espères donc le secouer?

.

Le père continue:

- Tu veux aider le monde et tu n'as pas su aider ton père, qui est près de toi! Voilà que ton frère Ange arrivera bientôt à son âge, et qu'il devra partir, soit en paix, soit en guerre. Et toi, même si tu n'es pas tué, tu ne seras pas là!" 1

Bien que le lecteur ne soit pas tout à fait d'accord avec le père à propos de son fils, il a pitié de lui. On voit que c'est l'esprit de quelqu'un qui ne connaît que les difficultés de la vie et qui ne croit qu'à ce qu'il a éprouvé lui-même. Plus loin on remarque qu'il manque de largeur d'esprit car il refuse d'aider son fils. Le père Maguern avait du coeur et il tâche enfin de comprendre son fils, car c'est un père vraiment fier qui reçoit Gildas quand il revient à la métairie pour le congé du séminaire.

"Jean-Guillaume Maguern, lorsqu'il ouvrit de nouveau les

bras, considéra encore son fils. Il était aussi grave de visage que s'il allait mourir. Trois fois il hocha la tête et il dit enfin.

- Que te voilà changé, Gildas!

- Gildas, dit-il, assieds-toi à droite de moi." 1

La tendresse de ces mots du père nous fait voir qu'il ne lui reste aucun sentiment de désapprobation.

L'histoire du père Noellet est, à mon avis, la plus triste. Ce brave homme avait été trompé par son fils. Il a fait des sacrifices énormes pour l'envoyer au séminaire et après quelques années d'étude le fils lui annonce qu'il n'en veut plus.

Après un séjour à Paris le fils tombe malade à cause de sa vie vicieuse. Le malheureux père le coeur brisé va à Paris le chercher. Il entre dans le bureau où avait travaillé le fils, pour demander des renseignements sur lui. On l'avertit que celui-ci ^{lequel} avait été renvoyé du bureau, mais qu'il vient quand même tous les jours y rester parce qu'il n'a plus de pension.

" - Menez-moi à lui,"dit (le père) Noellet.

... Devant lui, Julien Noellet aperçut son fils. Pierre était étendu sur un canapé, près du mur, les yeux fermés, très pâle, endormi d'un sommeil brutal.

Une grande pitié saisit le père. Il revit par le souvenir le Vendéen robuste et sain qu'il avait élevé.

1 - Magnificat, p.252.

Etait-ce bien Pierre, ce maigre jeune homme couché là?
Le sang appauvri qui bleuissait à peine ses tempes,
était-ce celui des Noellet, ce sang vermeil qui fleuris-
sait autrefois sur sa bouche? Comme il était grand
temps d'arriver, de prendre l'enfant et de l'emporter au
pays!" 1

Voilà des pensées pleines de tendresse et de pitié
qui passent par la tête d'un père écrasé par la douleur.
L'auteur continue en décrivant le triste retour à la
métairie.

"Voilà comment la nuit suivante Julien Noellet,
immobile dans l'angle d'un wagon, ramenait en Vendée ses
deux enfants (sa fille l'avait accompagnée) étendus sur
la banquette en face de lui. Ils étaient seuls. Paris,
très loin déjà, disparaissait derrière les villas et les
masses d'arbres bordant la voie Le vieux
paysan ne se lassait pas de les contempler tous deux. Il
avait l'âme pleine de tendresse émue, pleine de sou-
venirs" 2

L'auteur nous fait voir, par ces deux passages, l'âme
d'un parent dans toute sa bonté et dans toute sa tendresse.

Autrement dit c'est l'exposé de la thèse de Bazin
dans ces oeuvres paysannes, c'est-à-dire le retour à la
terre. On remarque bien l'idée fondamentale de l'auteur
telle qu'elle est manifestée dans ces trois personnages, *Longueuil ?*

1 - Les Noellets, pp. 290 - 291.

2 - Ibid, p.293.

Ce sont tous des pères qui luttent contre les maux du temps moderne, qui ont commencé à influencer les jeunes paysans.

L'auteur a écrit d'autres portraits littéraires des paysans. Le premier qui concerne le paysan-mari est admirablement dépeint dans le personnage de Jean Louarn, mari de la malheureuse "Donatienne." 1

Louarn, abandonné par sa femme avait dû vendre son bien et errer, avec ses trois enfants à travers les provinces. L'auteur nous décrit les souffrances qu'ils ont subies en route.

"Il allait, sa veste courte, son grand chapeau bordé de velours noir se balançant en mesure. Sa main tirait la charrette. De toute la matinée il ne s'était arrêté qu'une fois, pour faire renouveler la provision de lait que Joel avait bu. La chaleur était grande Une voix appela:

- J'ai faim, papa, j'ai faim!

Il s'arrêta, comme étonné, et considéra, sans bien comprendre d'abord, l'aînée de ses enfants qui le suivait à pied, près de l'essieu de gauche de la petite charrette Elle avait marché jusqu'à n'en plus pouvoir. Elle pliait à demi une de ses jambes, que la fatigue avait sans doute rendue douloureuse, et se tenait debout sur un seul pied, comme un oiseau au repos. Ses yeux étaient pleins de l'anxiété de cette route

1 - Bazin, Donatienne.

inaccoutumée, des questions qu'elle s'était faites et tout humides encore de larmes que Louarn n'avait pas entendues. 1"

Enfin Louarn rencontre une femme, aventurière; il se met en ménage avec elle. Plus tard il trouve du travail comme laboureur dans une carrière. Il passe des années dans ce pays étrange auquel il ne peut pas s'accoutumer. Il souffre car il lui manque des amis. Il songe au jour où il retournera chez lui.

"Les yeux du Breton étaient demeurés inquiets dans le pays des collines calmes. Ils ne pouvaient se reposer sur aucune chose: ni sur les moissons qui n'avaient pas de ressemblance avec celles du pays de Ploëuc, ni sur les étangs qu'on voyait luire, çà et là, sur le plateau, et qui le faisaient trop songer à la mer, ni sur les maisons du bourg voisin, ou les villages moins proches, car plusieurs années d'habitation n'avaient pas suffi à le faire adopter, et Louarn n'était, comme au premier jour, qu'un ouvrier de passage, qu'on tolère, un étranger dont on se défie. Aucun lien ne l'attachait là, plutôt qu'ailleurs, et rien n'attachait à lui. 2"

Donc cet homme ainsi maltraité par la vie avait dû subir encore une autre catastrophe. Un accident de travail lui est arrivé et il devait garder le lit, à ce moment la femme qui tenait le ménage s'en alla. Quelques jours

1 - Donatienne, p.72.
2 - ibid, p.176.

après sa femme Donatienne revient et malgré toutes les douleurs que lui et ses enfants ont dû subir; il est content de la voir.

" - C'est toi, Donatienne?

- Oui c'est moi

- Comme tu reviens tard! dit-il. Je n'ai à cette heure, que de la misère à te donner." 1

L'étude du paysan-citoyen est esquissée dans le roman "Baltus le lorrain". Elle nous intéresse spécialement parce que l'auteur a choisi comme thème les problèmes des Français qui après des années passées sous le régime allemand en Lorraine, se trouvent de nouveau gouvernés par La France.

Jacques Baltus est l'instituteur du village de Coudé-la-croix. Il vient d'une famille paysanne et par conséquent, il comprend et il aime les villageois. Ce groupe est composé des Français dont les ancêtres ont habité la Lorraine depuis des siècles. Ainsi, bien qu'ils ^{parlent} ~~soient de~~ la langue allemande ~~qui leur fut imposée~~ par l'Allemagne, ils possèdent au coeur ~~des~~ sentiments français. Donc ils ont beaucoup souffert d'avoir été arrachés de la patrie et d'être gouvernés par des gens qui, par leur nature possèdent une tournure d'esprit antagoniste à la leur.

Lorsque la Grande Guerre survint ils furent obligés de s'enrôler dans l'armée allemande qui aurait du être

1 - Donatienne, p. 215.

leur ennemi naturel.

Après la Guerre, le gouvernement français qui avait repris la Lorraine, y envoyait des fonctionnaires peu sympathiques. Il surgit de là une foule de complications qui auraient pu faire naître des révoltes chez les Lorrains.

Pendant cette crise, Jacques Baltus qui était le chef des Français à Coudé-la-croix montrait aux fonctionnaires que, ni lui ni ses camarades ne voulaient céder aux demandes du gouvernement. Lorsque le représentant lui demandait de ne plus enseigner la religion dans les écoles, il refusa. L'instituteur se disait que cela avait été la coutume en ce pays depuis des siècles et que les parents le désiraient, ainsi. Par suite on lui demandait de ~~donner sa~~ ^{re} ~~dismission~~ ^{ner} ~~comme~~ instituteur. Baltus ne voulait pas s'y résoudre car il pensait que ce serait abandonner les villageois.

La loyauté des gens envers leur héros se montre dans ces lignes:

". . . . l'instituteur voulait éviter la rencontre des hommes qu'il avait aperçus, en arrivant, un peu plus bas, sur la route. . . . Il ne pouvait douter: le groupe avait doublé. Et à peine si Baltus avait fait cinq pas dehors, qu'un cri s'élevait, poussé par quinze Lorrains de Condé:

- Vive l'instituteur!

.

- Nous voulons qu'il reste! A bas ceux qui l'ont trahi! A bas le maire!" 1

La fierté et le courage de Baltus se voient très bien dans ses réponses à l'inspecteur pendant l'assemblée des instituteurs.

" . . Baltus regardait l'envoyé.

Celui-ci riposta, impertinent:

- Croyez-vous donc parler au nom de tous, monsieur l'instituteur?

- Parfaitement, monsieur: si vous attaquez la foi, vous attaquez la Lorraine elle-même. Elle sera toute contre vous.

- Contre la France alors, dites-le donc!

- Contre ses maîtres du moment, et pour la France qui dure." 2

Le personnage de Baltus personnifie le paysan-citoyen dans sa ténacité orientée vers l'idéal patriotique et l'idéal religieux.

Plus loin le lecteur s'aperçoit aussi que, bien qu'il ne travaille pas la terre, il tient aux moeurs paysannes. Un bel exemple se trouve dans sa conversation avec sa fille et son fiancé.

" - Orane, tu te souviens du jour où tu m'as appris tes accordailles? Je t'ai répondu: "Tes noces dépendent de moi. Je ne veux pas que la noce d'Orane Baltus et de

1 - Baltus le lorrain, p.256 - 257.

2 - Ibid, p.196.

Mansuy se fasse ailleurs qu'à la Hargne-aux-Moutons ; il faut se marier sur le domaine où on vivra; j'inviterai tous les chefs de ferme, mes voisins, depuis la houe jusqu'à la Brûlée. . . mais il faut que vous attendiez une belle récolte. . ." 1

Enfin, Bazin nous donne l'étude du paysan-ouvrier dans le personnage de Gilbert Cloquet dans le roman "Le Blé qui lève."

L'histoire se passe dans les grands forêts au centre de la France, où travaillent les bûcherons.

Cloquet, était d'origine paysanne, mais comme il voulait être "son maître" il avait quitté sa place comme valet de ferme et allait se faire bûcheron.

Il était intelligent et aimable. Ses camarades l'avaient choisi comme président du Syndicat des Bûcherons. Il comprenait qu'il existait de mauvaises conditions pour les ouvriers et il possédait quelques idées socialistes plus ou moins conservatrices.

Quand on regardait cet homme on s'apercevait qu'il avait "un visage qui avait été beau. Cinquante années de misère l'avaient émacié, mais les traits étaient demeurés droits et fins, et la barbe encore blonde l'allongeait noblement et donnait à Gilbert Cloquet l'air d'un homme du Nord, descendu parmi les herbages et les forêts du Centre." 2

Enfin les camarades radicaux et communistes de

1 - Baltus le lorrain, p. 286.

2 - Le Blé qui lève, pp. 9 - 10.

Cloquet le conservateur, lui reprochèrent d'avoir trahi la Cause. Ils l'attaquèrent et le blessèrent. Un des jours suivants un homme de ce groupe venait lui acheter son silence; Cloquet toujours idéaliste, lui donnait l'assurance qu'il n'avait pas l'intention de les faire arrêter.

Le malheureux bûcheron se trouvait sans amis, non pas parce qu'il était méchant, mais plutôt parce qu'il avait un esprit plus fin, que les autres ne comprenaient pas. Il s'en alla chez les Picards en Belgique. Là il trouva des amis qui l'aidèrent. Après quelques mois il se sent restauré en bonne santé et il décide de retourner dans son pays natal. Il retourne; un homme qui a vieilli mais qui comprend enfin que la paix et le bonheur se trouvent aussi souvent chez les humbles que chez les fiers. Il est content de retrouver sa place de valet de ferme qu'il occupait au début de sa carrière. Bazin lui fait dévoiler ses sentiments dans ce langage rude des paysans:

"Je suis vieux, et cependant voilà que je suis heureux pour la première fois." 1

Pour achever ce portrait littéraire du paysan nous devons considérer l'étude que fait l'auteur des jeunes paysans.

D'abord nous constatons qu'il met ces personnages dans ses romans comme moyen de faire sortir tous les traits du paysan, père de famille. Le lecteur ne les admire pas

comme il admire les personnages des pères.

La première étude est celle des trois fils Lumineau qui pour des raisons diverses ne peuvent pas remplacer le père comme métayer à la Fromentière.

Commençons par le personnage de François, celui qui était la cause de tant de malheur chez les Lumineau.

L'auteur nous en donne un portrait complet: "Il s'occupait de son plaisir plus que de tout le reste. Travailleur médiocre, dépensier, coureur de foires et de marchés. . . Il avait subi la discipline militaire, mais sans en comprendre la nécessité, sans en retirer le profit qu'elle peut donner. . . . Il avait rapporté à la Fromentière un souvenir de mauvais lieux qui le suivait partout, une défiance contre toute autorité, le dégoût du travail dur, A cause de François la Fromentière n'était plus le lieu sacré que tous aimaient, défendaient, d'où personne ne songeait à s'éloigner." 1

Ce n'était pas étonnant qu'il eut l'idée de quitter la métairie pour aller à la ville. Parce qu'il craignait son père il taisait son secret à tous, sauf à sa soeur Eléonore qui se décidait à l'accompagner.

La manière brutale dont il avertit, enfin, son père de son idée est décrite dans le passage suivant:

" - Il y a, père, que je m'en vas!

- Que dis-tu, François? . . . Le chaud du jour t'a touché l'esprit? - Tu es malade?

1 - La Terre qui meurt, p. 22 - 23.

.

- J'en ai assez! C'est fini!

- Assez de quoi, mon gars?

- Je ne veux plus remuer la terre, je ne veux plus soigner les bêtes.

.

- J'emmène avec moi Eléanore, qui fera mon ménage. . . . "1

Ainsi il abandonne son père qui avait été si bon pour lui.

Le personnage du frère André représente plus ou moins le type idéal du jeune paysan, celui qui aime sa terre et qui aime la cultiver. Cependant lui aussi, quitte son père, il veut aller en Amérique du Sud trouver de la terre neuve et riche. André souffre à cause de la décision qu'il a prise mais qu'il ne voulait pas rester où il n'y avait pas de progrès.

Sa nostalgie éprouvée lors de son embarquement se reflète dans ces lignes:

"Il cherchait un visage de Français. N'en trouvant pas; il se colla dans le rang, au hasard. Il portait, par la poignée, sa caisse noire qui dormait, voilà cinq jours, dans le grenier de la Fromentière.

Alors, tandis que les autres, ceux qui avaient dans cette foule des parents ou des amis, se promenaient par groupes le long de la cage des machines, ou descendaient

par les échelles, il s'accouda au bordage, à l'arrière du bateau, et essaya de voir encore le fleuve et les prairies grises, parce que trop de souvenirs lui venaient ensemble, et que le courage allait lui manquer. Mais la brume avait sans doute épaissi, car il ne vit plus rien." 1

Le troisième fils du père Lumineau était infirme. Mathurin, l'aîné qu'on designait autrefois comme "le plus beau fils de chez nous," subit un accident qui l'a rendu horriblement boiteux. Depuis lors, "toute gaieté a disparu. L'âme s'est transformée comme le corps. Elle s'est fermée. Il est dur, il est soupçonneux, il est méchant. . . . Celui qui ne sera pas aimé ne veut pas qu'on aime. Il ne veut pas surtout qu'un autre prenne la place qui lui revenait de droit, en sa qualité d'aîné, celle de futur maître, de successeur du père dans le commandement de la métairie. Pour cette raison il jalouse François, et plus encore André, le beau chasseur d'Afrique, le préféré du père; il jalouse même le valet qui pourrait devenir dangereux, s'il épousait Rousille." 2.

Le fils du père Noellet est le vrai portrait d'un garçon qui souffre et qui fait souffrir ses parents à cause d'une ambition aveugle qui le mène enfin à la catastrophe. Pierre était intelligent, beau et par suite très vain. C'est là ce qui le poussait vers une vie sans

1 - La Terre qui meurt, p. 243 - 244.
2 - " " " " p. 20 - 21.

franchise. ?

D'abord il prétend avoir une vocation, seulement parce qu'il savait qu'il fallait être instruit pour avoir du succès dans le grand monde. Lorsqu'il croit avoir reçu assez d'instruction au séminaire il renonce à son projet pour aller à Paris. Là, il espère avoir une carrière comme journaliste.

A Paris il fut reçu par son parrain, le Monsieur à qui appartenait la propriété où habitaient ses parents. Pierre était flatté par ses compliments et il rêve d'épouser, un jour, la fille du Monsieur.

Le malheureux garçon échoua misérablement dans tous ses projets.

L'auteur ne nous donne pas l'impression que Pierre est méchant; il semble bien plutôt souffrir à cause de sa condition humble dans la vie; il est faible parce qu'il ne se sent pas le courage de l'améliorer; il veut la changer complètement.

Ses pensées se découvrent dans le passage suivant: "Rien ne l'embarrassait plus que de rencontrer le dimanche, dans le bourg, la famille Laubriet (le propriétaire). Auprès de ces gens si bien mis, si polis, il se sentait gauche et effaré. Il étudiait leur air et la différence qu'il y avait de leurs manières aux siennes. Cela lui causait à chaque fois, une sorte de confusion irritée qu'il ne communiquait à personne, car son père, sa mère, ses

soeurs n'éprouvaient évidemment rien de semblable." 1

Enfin nous étudierons le personnage de Gildas, brave fils du père Maguern. Lui, aussi quitte la vie paysanne pour se faire religieux, il est sincère dans son idée. On dirait que c'était une foi mystique qui l'a pris de son propre métier de fermier et l'a transplanté dans la vie religieuse. Il est tellement inspiré par son désir qu'aucune difficulté ne peut le décourager, même les dernières paroles de son père:

" - Je ne peux payer ton école!

- Je ne peux pas.

Et Gildas fit un geste qui signifiait: "Dieu pourvoira." 2

L'étude des jeunes paysans telle qu'elle est faite par Bazin nous paraît particulièrement intéressante. On remarque que le plupart de ses romans paysans prêchent la doctrine du retour à la terre et, à mon avis, ils sont fort convaincants.

1 - Les Noellet, pp. 34 - 35.

2 - Magnificat, p. 187.

Chapitre IV.

La Vie morale des paysans dans l'oeuvre de Bazin.

On ne pourrait pas tracer un portrait littéraire des paysans, tels que Bazin les a connus sans étudier qu'elle a été chez ~~eux~~ la puissance de la religion. Nous constatons que la foi de ces paysans sert de fondement principal à leur vie morale.

Juste

Pour savoir exactement ce qu'était son idée de la religion de ce peuple, nous n'avons qu'à examiner l'extrait de son livre "La Douce France".

"Surtout le paysan avait l'intelligence traditionnelle de la foi. C'est de son sang, mille fois baptisé, que sont sortis et que sortent encore les prêtres de nos paroisses, et nos religieuses, qui ne sont autre chose que la glorification du paysan par Dieu lui-même." 1

C'est cette "intelligence traditionnelle" de la foi du paysan, qui est peut-être, pour mieux dire, la connaissance des vérités surnaturelles qu'il tient des enseignements et des exemples que ses ancêtres lui ont transmis. De cette croyance, à la foi mystique et simple, évoluent des légendes et des moeurs, originales sinon charmantes. ^Cse sont de ces choses dont nous parle Bazin dans ses "Contes de bonne Perrette" où il nous redit de charmantes nouvelles que lui a racontées la bonne paysanne de son enfance.

1 - La Douce France, p. 34.

Dans un de ces contes qu'il nomme "Les Chardonnerets de Galilée" nous trouvons le récit d'un miracle du temps de Jésus. Il est intéressant, à mon avis, parce que nous y trouvons réunis deux traits essentiels de l'esprit paysan, c'est-à-dire la religion et l'amour de la nature. Nous n'avons qu'à voir la première phrase du récit pour comprendre ce qui était l'idée de l'auteur.

"Quand Notre Seigneur Jésus passait par les chemins, il mettait les oiseaux en joie." 1

Dans une autre de ces nouvelles on nous raconte, un peu, les difficultés des curés au temps de la Révolution en France. ~~au dix-huitième siècle.~~

Un vieux curé, qui occupait son poste dans un village vendéen depuis des années, découvre que ses paroissiens, empoisonnés par la philosophie révolutionnaire commencent à combattre la religion. Malgré ses difficultés il persévère se montrant toujours très bon, même pour ses ennemis avoués. Enfin il réussit à les ramener à lui.

Bazin considère aussi, la religion comme la base de cette admirable vie familiale des paysans. Pour lui elle est la source d'où viennent les qualités les plus nobles des paysans.

"Il y a des provinces entières, comme la Savoie, la Vendée, la Bretagne, des parties de Normandie. . . . dont la population rurale offre d'admirables modèles de

la vie familiale. Populations religieuses, traditionnelles, que l'esprit révolutionnaire sans doute, essaie d'amoindrir et d'abaisser, comme il amoindrit et abaisse toutes les forces indépendantes, mais qui demeurent, jusqu'à présent, l'honneur d'une patrie, son élément le plus solide, le plus digne de respect. Je parle ici d'une chose que je sais, que j'ai vue, et je dis qu'ayant beaucoup couru à travers la France, les plus vives admirations que j'ai ressenties, ont presque toujours été pour des familles de simples paysans, en qui je reconnaissais cette humeur accueillante, cet amour du sol, cette resignation aux inévitables misères, et ce courage, et cette paix intelligente qui ne sont pas autre chose qu'un témoignage en faveur de la religion chrétienne qui a formé de telles générations." 1

Voilà l'opinion franche de l'auteur à propos de la valeur de la religion chez les paysans.

C'est parmi ces gens que Bazin a choisi les types de personnages pour ses romans; c'est aussi parmi ces "provinces traditionnalistes" qu'il encadre les intrigues de plusieurs de ces romans paysans.

Le personnage qui intéresse le lecteur de Bazin, parce qu'il représente le caractère des paysannes au point de vue religieux, est celui d'Anna Maguern*une bretonne. Cette Anna, qu'on a surnommée "Fille de l'oubli de soi," 2 aime le beau Gildas. Malheureusement celui-ci reçoit la vocation et

1 - Etapes de ma vie, René Bazin, p. 71.

* - Magnificat,

2 - René Bazin, Romancier Catholique et français, p.143.

la pauvre fille est abandonnée. Naturellement Anna en souffre elle se révolte d'abord, dans son coeur, mais enfin elle se résigne, non pas tout à coup, mais peu à peu. Au premier congé de Gildas, lorsqu'il revient à la métairie pour une journée, cette brave fille s'éloigne de la maison parce qu'elle a peur de causer une tentation trop forte au jeune homme. Lorsqu'elle se sent tentée de le voir elle implore:

" - Grands-père et grand'mères du ciel, aidez-moi!

Elles l'entendirent, les âmes saintes de là-haut, et se mirent en prière devant le trône de Dieu, afin que cette fille de leur sang eût le courage de faire ce qu'elle voulait faire. Des anges s'écartèrent et leur firent place, car le cri de l'âme en peine avait touché le peuple élu, où tant de Maguern étaient mêlés, et formaient un groupe de beaux saints et de belles saintes, ignorés du monde où ils avaient peiné, mais glorifiés à présent et magnifiques." 1

Les beaux sentiments exprimés par Bazin dans ce passage nous révèlent son admiration et sa connaissance de cette foi paysanne.

Plus loin, l'auteur nous donne un bel exemple de la charité chrétienne chez ces paysans, dans ces lignes où Gildas explique à sa famille le secret de sa vocation.

" - J'aimerais mieux des pauvres. C'est la vérité de mon coeur.

1 - Magnificat, p. 189.

- Tu préfères les pauvres: ça ne te changerait pas, en effet. Qui t'a appris cette chose-là?

- J'en ai pris le goût ici et à la guerre.

- Ou ça, dis-tu?

- Je dis à la guerre, et à Penmur. Est-ce que vous croyez que nous ne comprenions pas, quand nous cultivions, avec vous, les champs de la veuve Voillier, et ceux d'une autre ferme? Nous savions bien que c'était par charité.

Jean-Guillaume (le père) resta muet un autre moment, mais Jean-Guillaume changea de visage. On vit un contentement dans ses yeux gris, et, quand il répondit, ses paupières remuaient plus vite.

- C'est vrai, Gildas: dans la famille, aussi loin que je peux me rappeler, on a toujours aimé à secourir le pauvre monde." 1

C'est l'intelligence traditionnelle de la foi resultat "des enseignements et des exemples que ses ancêtres lui ont transmis."

La joie d'une paysanne qui voit son enfant se faire prêtre est peinte par l'auteur dans son roman "Les Noellet".

"La mère en fut ravie. Elle enviait, dans le fond de son âme, plusieurs femmes du bourg qui avaient un enfant ou curé ou vicaire et qu'on voyait se promener avec lui, à de rares intervalles, émues, partagées et comme embarrassées entre la tendresse pour le fils et le respect

pour le prêtre." 1

L'amour de la religion se révèle dans le livre "Baltus le Lorrain". Ici l'auteur nous donne une description des difficultés des Lorrains-catholiques après la guerre. Son héros, l'instituteur, Jacques Baltus prend la parole contre le délégué du Ministre d'Instruction publique et il reclame au nom de ces collègues le droit de refuser à "ignorer Dieu six heures par jour." 2

Le père Lumineau, abandonné par tous ceux qu'il aimait, cherche consolation, appui et conseil dans la religion de ses ancêtres.

"Il aperçut d'abord, entres les arbres, le clocher de Sallertaine. Mais il secoua la tête. ' Non, le curé, n'y pouvait rien. Le vieil et bon ami qu'il consultait volontiers. . . " 3

Dans son roman "Le Blé qui lève" Bazin fait une étude complète et détaillée de l'influence religieuse dans la vie d'un paysan.

C'est l'histoire d'un pauvre bûcheron, Gilbert Cloquet qui fut loué, par sa mère, veuve, lorsqu'il n'avait ^{que} ~~qu~~ onze ans. Pendant les premières années le garçon va tous les dimanches à la messe mais plus tard il se trouve tellement surchargé de travail toute la semaine qu'il a besoin de se reposer le dimanche; en outre le jeune homme

1 - Les Noellets, p. 16.

2 - Baltus le lorrain, p. 202.

3 - La terre qui meurt, p. 82.

a dû travailler avec d'autres qui n'avaient plus la foi. Enfin Gilbert s'éloigne de sa religion. Plus tard il se marie avec une jeune fille de santé faible qui meurt après quelques années lui laissant une fille de quatre ou cinq ans. Le père ne travaille que pour sa fille, qui de son côté ne donne à son père~~x~~ que de l'anxiété et enfin de la honte. L'homme, la foi perdue, se sente complètement découragé en face des difficultés. Il se réfugia chez les Picards en Belgique. Là il rencontre des gens aimables, et gais, c'est pour lui quelque chose de nouveau, parce qu'il n'avait rencontré que du mécontentement et de l'ennui chez ses anciens camarades de la Nièvre. Un jour il fait connaissance d'un boucher, les deux hommes causaient. "Ils parlèrent de la France et de la Belgique, . . . et Gilbert se laissa aller à raconter sa jeunesse et la formation des syndicats des bûcherons de la Nièvre. L'autre approuvant: "Connu; chez nous, de même; seulement vous me paraissez être sans religion dans votre pays? - Elle ne nous gêne pas. - Nous, elle nous aide." Un peu plus tard, il dit: "il faudrait que vous veniez me voir, Gilbert Cloquet." 1

C'était le commencement pour Cloquet, d'une vie renouvelée et plus heureuse. Plus tard le boucher le persuade d'accompagner leurs camarades qui vont faire une retraite. D'abord le bûcheron soupçonneux demande à son ami:

1 - Le Blé qui lève, p. 293.

- " - Que ferez - vous là-bas?

Le boucher hésita un temps à répondre, se mit à rire, malgré son inquiétude, et dit:

- Mon brave, nous ne serons pas mal de camarades belges, qui feront la même chose. C'est une partie qu'on recommence tous les ans autant que possible. Vous ne connaissez pas cela, vous autre de la Nièvre. Mais c'est justement ce qui vous manque. . . D'ailleurs, vous ne serez point obligé de faire comme nous. Venez seulement, par amitié pour moi? Promettez-le?" 1

Gilbert l'accompagne, il reste et il fait ses Pâques pour la première fois depuis des années. Puis, réconcilié avec le Bon Dieu, il sent renaître son courage. Il revient à son pays, content de travailler pour cette fille ingrate. Il ne cherche plus de travail chez les bûcherons, il va plutôt chez son ancien maître reprendre son ancienne situation comme valet de ferme.

Toujours dans le même roman, l'auteur fait à côté de cette étude de la vie morale d'un paysan, l'étude des paysans des coins de provinces où on a oublié la foi. Son héros, le brave Abbé Roubiaux tâche de renouveler dans l'âme de ses paroissiens la foi de leurs ancêtres. Voici une description du dimanche, chez les

1 - Le Blé qui lève, p. 314.

paroissiens du malheureux curé.

"C'était le dimanche rural, chef-d'oeuvre de l'ennui quand la prière a disparu.

Le curé disait la messe, et il éprouvait une souffrance indicible, en devinant la solitude derrière lui, autour de lui, partout: solitude de l'église vide de fidèles; solitude des âmes vides de la grâce de Dieu. Et c'était un morceau de France!" 1

On ne comprend tout à fait jusqu'à quel degré ces paysans ignoraient la foi des ancêtres qu'en lisant le récit de l'Abbé lorsqu'il revient de leur faire une quête.

"C'étaient les réponses recueillies dans les champs et dans les fermes. Il les vivait encore. Il en était ému, troublé, attristé, amusé. . . . Monsieur le curé, je suis pour la religion parce que ça fait aller le commerce. - Qu'est-ce que deviendraient les bourgs, s'il n'y avait pas de dimanches?" 2

Nous recevons l'impression, après avoir étudié ces problèmes telsqu'ils sont présentés dans ce roman que la religion ou la foi chez les paysans a une valeur inestimable; ce qui est malheureux c'est qu'ils la perdent parfois. Cependant, on ne s'en étonne pas quand on considère ^{les} nombreuses influences mauvaises qui agissent sur le paysan de notre temps. Les influences ^{de}

1 - Le blé qui lève, p. 178

2 - Ibid, p. 243 - 244.

mauvaises, non pas toujours en elles-mêmes mais mauvaises parce qu'elles menacent l'idéal des paysans. Ces influences viennent des changements qui se sont produits dans le monde d'aujourd'hui. Cependant, le problème concerne non pas ces changements, mais la réaction qu'ils peuvent produire dans l'esprit du paysan.

Dans son roman, "La Terre qui meurt", l'auteur choisit comme sujet l'abandon de la terre par les jeunes paysans. Ces jeunes gens, qui ont appris à lire, découvrent qu'il existe en dehors de leur propre condition, une autre vie, qui leur semble être plus facile que la sienne. Par exemple, François Lumineau apprend qu'il aura de bons gages comme homme d'équipe au chemin de fer. Il rêve aussi de cette indépendance qu'il espère trouver vivant loin de la maison paternelle. Il est fatigué de cette vie rude où on travaille toute la journée pour recevoir un peu de quoi vivre. Voici son sentiment comme il s'exprime dans ses propres mots:

" - Il y a père, que je m'en vas!

.

- J'en ai assez! C'est fini!

.

- Je ne veux plus remuer la terre, je ne veux plus soigner les bêtes, je ne veux plus m'éreinter, à vingt-sept ans, pour gagner de l'argent qui passe à payer la ferme - voilà! Je veux être mon maître et gagner

pour moi." 1

Plus loin le fils André parle de la terre de chez-eux:

"Ce n'est pas seulement notre vigne qui est usée: c'est la terre, la nôtre, celle des voisins, celle du pays, aussi loin et plus loin que vous n'avez jamais été. Il faudrait des terres neuves, pour faire de la belle culture." 2

Les nobles qui habitaient le château à côté de la métairie, eux aussi quittent la campagne. Le pauvre vieux Lumineau dit:

" - Nos maîtres ne reviendront plus. . . Moi qui avait toujours cru en eux! C'est fini!" 3

C'est l'abandon de la terre par tous; d'ailleurs on comprend: chacun recherche son bien-être.

Dans l'histoire du jeune paysan Pierre Noellet c'est une autre raison qui motive l'abandon de la terre. Son idée doit entraîner des difficultés beaucoup plus considérables que celles des personnages dont nous avons déjà parlé. Ce jeune homme est poussé par une ambition de se lever au-dessus de sa propre condition. Il ne veut pas rester paysan, il voudrait être bourgeois. Son projet ne réussit pas. Nous voyons qu'une rapide ascension dans l'échelle sociale suscite toujours de redoutables problèmes. Ce qui est encore plus tragique,

1 - La terre qui meurt, p. 79 - 80

2 - Ibid. p. 158.

3 - " p. 205.

c'est le complet déclassement de l'individu qui a subi cette expérience.

Les souffrances du jeune Noellet, lorsqu'il revient du séminaire et se trouve séparé de ces anciens camarades du village à cause de son éducation, se dévoilent dans une conversation que nous rapportons ici:

" - Pourquoi m'insultez-vous? . .

- Parce que tu nous méprises tous!

- Parce que, . . . tu n'es pas né plus haut que nous, et que tu fais le monsieur; parce que nous avons été camarades d'école, et qu'à présent tu ne nous connais plus.

- Est-ce ma faute, si mes études m'ont séparé de vous?" 1

Où doit-il se mettre ce déclassé. Il a perdu sa place parmi les villageois, il sent qu'il ne sera jamais accueilli par eux. Son désespoir se montre lorsqu'il cause avec son père.

" - Vous trouvez aussi que je ne fais rien depuis un mois, que je ne suis rien encore, et cela vous déplaît, n'est-ce-pas?

- En effet, tu ne peux continuer à vivre sans travailler quand tout le monde travaille chez nous.

- Ils me l'ont assez répété, les gars du Fief ils m'ont insulté de toutes manières.

1 - Les Noellet, p. 97.

- Quand donc?

- Tout à l'heure, chez Joberie ; et je vois bien d'après vous et d'après eux, que je suis de trop ici." 1

Dans son roman, "Donatienne", Bazin nous expose la situation créée par un fâcheux usage chez certains paysans pauvres. Il s'agit de la coutume d'envoyer les jeunes mères servir des nourrices chez les riches des grandes villes. Là elles pouvaient gagner de l'argent qu'elles envoyaient chez elles.

La petite bretonne, Donatienne, va à Paris trouver une place de nourrice pour un enfant riche. Elle se met à mener une vie mauvaise et enfin elle oublie complètement son mari et ses enfants.

Ces dangers que court la moralité de la mère ne sont pas les seules conséquences de cette situation. La mère peut éviter toute catastrophe si elle veut bien, mais l'enfant qu'elle abandonne souffrira certainement. Un enfant qui est né pour un pénible travail physique se ressentira longtemps d'une telle privation.

Enfin, dans le roman "Le Blé qui lève", l'auteur nous fait une admirable étude des problèmes créés par la tyrannie des syndicats chez les paysans-bûcherons. Le problème vient toujours du progrès de la civilisation et des changements qui se produisent dans le monde moderne.

Que vont-ils devenir ces paysans, vestiges d'une

1 - Les Noellet, p, 101.

institution médiévale et monarchiste, quand enfin les idées républicaines de liberté, égalité, fraternité les auront pénétrés?

Bazin écrit ce récit avec un esprit sympathique et compréhensif. Tandis qu'il n'était point démocrate on voit qu'il aimait et connaissait le peuple dont il parle.

Les bûcherons de Fonteneilles-en-Nivernais se sont réunis en syndicat pour assurer la protection de droits comme le leur a dit, dans son discours retentissant, un Ravoux, sincère mais maléquilibré.

" - Aux travailleurs de la terre!

Camarades, depuis des années et des années, depuis des siècles et des siècles, nous sommes courbées du matin au soir, sur la terre, sans réfléchir à notre sort, sous regarder autour de nous, persuadés, d'ailleurs qu'on ne peut faire autrement que de se donner une peine immense pour manger un morceau de pain.

. . . .

Mais, il n'est jamais trop tard pour bien faire! Posons-nous donc ensemble cette question, et répondons-y franchement:

"Qui produit le blé, c'est-à-dire le pain pour tous? Le paysan!" 1

. . . .

1 - Le blé qui lève, p. 106 - 107.

Le lecteur aperçoit les arguments communistes dans les paroles de Ravoux. Ces idées perverses pénètrent facilement dans l'esprit des paysans qui sont gens ignorants et ne savent pas s'en tenir aux saines notions de l'ordre social; ils vont trop loin.

On ne les déteste pas, on les plaint plutôt. Leur anxiété d'être abandonnés, sans métier parfois se manifeste dans une conversation entre trois journaliers et leur maître. Ils ont entendu dire que le maître avait l'intention d'acheter une faucheuse, si c'est vrai, ils savent qu'on n'aura plus besoin d'eux.

" - Monsieur Michel, c'est-il vrai que vous avez pensé à faucher avec une faucheuse?

- J'y ai pensé, en effet, Gilbert, mais je n'ai rien décidé.

- Vous y pensez: ça n'est pas bien.

- Pourquoi?

Monsieur Michel, parce que ça sera contre nous. Est-ce que j'ai mal travaillé?

.

- Faut pourtant que l'ouvrier vive, ajouta Durgé, . . . La machine vole le travail de l'ouvrier." 1

Dans ces paroles des ouvriers nous voyons nettement ce qui est le véritable problème. Ces gens souffrent de ces changements. Le lecteur ne peut que comprendre leur

1 - Le blé qui lève, p. 195.

émotion. Ce sont de misérables gens qui n'ont pas d'autre gagne-pain.

Plus loin nous nous apercevons que, selon l'auteur, ces ouvriers ne seront pas complètement abandonnés par leur ancien maître. Lui, il représente une classe de la noblesse qui est intelligente et qui comprend l'anxiété du peuple et qui, à cause de cela tâche de trouver des remèdes. Voici la conversation entre Gilbert et le comte:

" - Vous êtes tout de même toujours contre les syndicats, Monsieur Michel? Je le comprends; ça n'est pas de votre monde, mais c'est du mien. La-dessus, on ne s'entendra jamais.

- Tu te trompes! . . . Ce qui me met en colère ce qui me fait peine et pitié, c'est l'idéal d'impossible iniquité sur lequel on vous lance, et si mesquin, que pas un des vieux bûcherons de France, autrefois n'aurait voulu s'en contenter; ce sont vos ailes coupées par vos chefs comme celles des poules de basse-cour; les appétits à la place de la justice, la haine à la place de l'amour." 1

C'est dans ces phrases que réside la thèse des idées sociales de Bazin. C'est la pensée d'un conservateur et surtout d'un chrétien.

1 - Le blé qui lève, p. 268.

Chapitre V.

L'Art et la méthode de Bazin dans son oeuvre paysanne.

En quoi consiste l'art de Bazin? Je dirai que c'est le réalisme avec lequel il dépeint la vie et les moeurs des humbles. C'est un réalisme, limité, non brutal, mais qui révèle le caractère paysan tel qu'il est. L'auteur y réussit parce qu'il connaît et comprend les gens dont il parle. Ce n'est pas une connaissance superficielle, mais plutôt une compréhension née de l'amour et de la sympathie. C'est ainsi que l'auteur est tellement sincère dans ses études.

A propos de son réalisme, Bazin dit:

"Comme le mal et le bien composent, en se mêlant, tout le spectacle de la vie, je crois encore que le romancier doit peindre l'un et l'autre, mais avec une insistance inégale, avec des procédés qui doivent autant différer que les sentiments qu'il éprouve vis-à-vis de l'un et vis-à-vis de l'autre." 1

Dans ses romans, Bazin nous donne plusieurs exemples de son réalisme. Nous nous apercevons par les mots d'une des "tantes Michelonnes" que Mathurin, l'estropié, jalouse tout le monde, et est mesquin car: "il a bu trop d'amour" et il ne peut pas oublier sa fiancée.

1 - Notes intimes, Revue de Deux Mondes,
le 15 février, 1936.

L'auteur nous révèle encore cette délicatesse de son réalisme dans "Donatienne", le roman de tristesse et de misère. Il ne peint pas un tableau détaillé des vices qui entouraient la petite bretonne, mais il nous donne une impression de l'atmosphère du "sixième étage" où logeaient les domestiques.

"Donatienne connut le couloir taché du sixième, les mansardes séparées par des cloisons . . . , les rires, les conversations louches . . . les réceptions sous le toit, qui . . finissaient ~~crapuleusement~~ crapuleusement.

Donatienne moins qu'une autre pouvait échapper.

Elle devint la maîtresse d'un valet de pied. . .¹

Cette histoire de la chute de la femme est nette, impressionnante mais pas brutale.

Toujours dans le même roman, nous assistons de nouveau à une situation parallèle, celle du mari abandonné. C'est la scène où il rencontre la femme sur *laquelle* le chemin.

"Le reflet, aigu, subit, tire hors de la nuit pluvieuse une figure qui apparaît un instant, de trois quarts, ferme et pleine, dessinée en traits rouges dans le noir de la nuit où elle se replonge presque aussitôt. C'était une femme. Elle avait regardé du côté de Louarn . . . Elle disait:

- Veux-tu que je fasse la soupe?

- Non! cria Louarn. Allez-vous en!

Je ne veux pas de vous!

.

. . . le visage de la femme qui, maintenant accroupie, regardait le Breton de bas en haut, et riait avec une insolence, une assurance et une curiosité extraordinaires. Une deuxième fois, elle demanda:

- Veux-tu que je fasse la soupe?

- Non!

Mais il ne fit pas mine de la chasser.

.

Elle observa Louarn un long moment. . . .
alors . . se relevant tout doucement, souple, et sans cesser de regarder Louarn, dit, mais d'un autre ton, qui mordait le coeur:

- Dis, veux-tu que je fasse la soupe? . . .
tous les jours? . . tant qu'on ne se déplaira pas?

.

il mangea la soupe qu'elle avait faite." 1

Voilà une scène impressionnante et forte mais il n'y a rien de revoltant ni de vulgaire dans ces phrases.

Dan le roman "Le Blé qui lève", l'auteur décrit la passion, et la tentation avec autant de dignité et de

force. On sent que l'auteur décrit les maux parce qu'il le faut, pour achever un tableau complet de la vie.

Dans ses "Notes intimes" il nous dit à propos d'un écrivain.

"Il doit peindre le mal sans le faire aimer; il peut exposer l'erreur, pourvu qu'à des signes, forts ou légers, dont il est le maître, on devine ou l'on sache qu'il expose une idée, mais qu'elle reste marquée d'un caractère qui la vicie." 1

L'art de Bazin n'est pas fait seulement de psychologie et de réalisme. Il se complète par la finesse du style.

Nous notons dans les conversations des paysans, un réel raffinement. En effet plusieurs critiques ont prétendus que ces paysans parlent comme des bourgeois. Cela, est vrai dans une certaine mesure, mais il ne faut pas y voir un défaut chez l'auteur; car la plupart des paysans de Bazin viennent des provinces où l'on parle, d'habitude, un bon français. En regardant de plus près, nous nous apercevons aussi que l'auteur fait parler ses paysans en employant des expressions et des tournures tout-à-fait compagnardes. En voici des exemples:

François Lumineau confesse à son père, son ennui, et sa résolution de quitter la métairie en disant:

1 - Notes Intimes, Revue de Deux Mondes,
le 15 février, 1936, p. 785.

"Il y a père, que je m'en vas!" 1

Plus tard, le père Lumineau va à la ville chercher son "gars". 2

Dans "Magnificat", les enfants de père Maguern le saluent, lorsqu'il rentre le soir en ces mots:

"Bon soir, le père". 3

C'est la langue paysanne que parlent ces paysans; elle n'est ni laide ni incompréhensible.

Pour faire ressortir le contraste, voyons la conversation d'un paysan de Balzac.

" - Une loute, mon cher Mosieu. Si all nous entend, all est cap'e éd filer sous l'eau. Et gnia pas à dire all 'a sauté là, tenez . . . ". 4

Ce sont des phrases tellement embarrassées de mots malprononcés et d'expressions locales, qu'on peut à peine les comprendre. ?

Comment, Bazin, peut-il atteindre cette atmosphère paysanne, lorsqu'il n'emploie qu'une langue courante. Je dirais que c'est par son style, simple et direct, sans affectation.

Voici un exemple d'une description, extrait des roman "Donatienne". Elle nous donne l'atmosphère de tristesse et misère qui pénètre le roman entier. Le

- 1 - La Terre qui meurt, p. 79.
- 2 - ibid, p.225.
- 3 - Magnificat, p. 4.
- 4 - Les Paysans, p. 33.

passage se trouve tout au commencement de l'histoire.

"Ils étaient assis, l'homme et la femme, en haut de la colline, sur le seuil de la ferme, la tête appuyée sur la paume des mains, lui très grand, elle très petite, tous deux Bretons de race ancienne. L'ombre achevait de tomber." 1

La méthode, chez Bazin, surtout telle qu'on la trouve dans ses romans sociaux paysans, est de présenter un problème sans nous donner de solution.

"Le Blé qui lève", qui est, avant tout un roman social, nous présente les problèmes, créés dans les milieux paysans, par la propagande communiste.

L'auteur nous montre l'évolution des idées chez les paysans, depuis le moment où ils perdent la foi, et ne s'intéressent qu'aux questions matérielles de la vie jusqu'à celui où ils adoptent l'idéal communiste. Ils commencent par adopter l'idée de l'égalité sociale. Ils se réunissent en syndicat, pour protéger leurs droits et enfin ils veulent combattre toute autorité. Il est vrai que le héros, Cloquet s'échappe de ces liens, mais ses anciens camarades restent toujours dans une vie agitée et peu paisible. Ces malheureux n'ont que de l'anxiété ne sachant ce qu'ils feront quand viendra "la machine qui vole le travail de l'ouvrier." 2.

1 - Donatienne, p. 1.

2 - Le Blé qui lève, p. 195.

Dans son premier roman paysan, "Les Noellet", Bazin nous expose les problèmes que crée l'ambition chez quelques paysans qui veulent monter au-dessus de leur condition, comme avait voulu Pierre Noellet.

En suite, dans son roman le plus fameux "La Terre qui meurt", Bazin étudie le problème grave, qui doit entraîner toutes sortes de difficultés, même pour la nation. L'auteur nous le dévoile en détail, mais il ne donne pas de solution.

Dans "Donatienne" le lecteur voit une victime de la pauvreté et de ce fâcheux usage chez des paysans pauvres, qui est d'envoyer les mères dans les familles riches, où elles seront nourrices. Comme, c'est sa coutume, l'auteur achève le roman sans proposer de solution pour le problème.

On dirait peut-être, à cause de ce manque de solution, que les romans sociaux de Bazin n'ont pas grand valeur. En réponse je dirais que l'auteur est plus romancier que moraliste, mais que sa méthode ou sa théorie n'est pas sans valeur, car les maux que Bazin dévoile dans ses romans c'est peut-être un de ses lecteurs qui trouvera le moyen de les atténuer ou de les faire disparaître.

Emile Faguet dans un article sur cette méthode de Bazin, écrit à propos des problèmes:

"Et les problèmes soulevés? Eh bien! ils sont

navrants, les problèmes soulevés; mais M. Bazin n'en donnant, et pour cause, aucune solution, vous ne me demanderez pas de les résoudre. Ils sont tels, M. Bazin appelle l'attention sur eux, tout en contant une histoire intéressante.

.

"Il existe des problèmes sociaux atroces, les romanciers s'en emparent pour en faire des récits aimables; nous éprouvons beaucoup de plaisir à lire ces récits; mais nous nous en voulons de ce plaisir. Nous nous en voulons de ce qu'on fasse et de ce que nous nous fassions à nous-mêmes, avec des réalités pleines de douleurs et pleines de larmes, une matière d'art et de passe-temps voluptueux . . . sans du reste, chercher aucunement le remède à tous ces maux.

.

Des problèmes dont on n'aperçoit pas la solution vaut-il mieux ne parler jamais? Vaut-il mieux en parler sans conclusion, et, en apparence, pour le seul plaisir d'en parler? Je suis, tout compte fait, pour le dernier parti.

Un roman, qui après qu'il a fait plaisir en nous faisant pleurer, nous fait longuement penser, rêver. . . à des choses très sérieuses, qui sait? pourra inspirer à quelqu'un un remède. . . Non il vaut toujours mieux, au risque de paraître s'arrêter à une

conclusion pessimiste, être sérieux, qu'insignifiant même dans le genre de littérature réputé le plus frivole." 1

1 - Propos littéraires, Emile Fauguet. p.187-188.

Conclusion

L'étude achevée, voici la question qui s'impose; est-ce que l'oeuvre de Bazin durera? C'est difficile à dire. Cependant, après avoir étudié les romans paysans d'autres écrivains, je dirai "oui".

D'abord, nous nous apercevons que le défaut des autres écrivains, précurseurs de Bazin, a été d'aller trop loin dans leur théorie littéraire. Ceci est vrai chez les romanciers, comme George Sand, chez les réalistes, comme Balzac ou chez les naturalistes, comme Zola.

Le lecteur d'aujourd'hui ne s'intéresse guère aux événements des romans champêtres de George Sand. C'est parce que l'atmosphère et les personnages ne sont pas assez réels.

Balzac, nous intéresse, à cause de ses descriptions frappantes et détaillés, mais ses personnages paysans sont grossiers.

Zola, par ses descriptions plates, sans imagination, nous ennuie. Les personnages vicieux et brutaux nous dégoutent et ne nous intéressent pas.

Par contre, le lecteur de Bazin s'attache aux vissitudes des personnages. Ce ne sont ni les romanesques de George Sand, ni les brutes de Zola.

Ils sont des défauts, certes, mais ce que M. Bazin n'a pas oublié c'est de leur donner une âme de chrétien. Ces paysans souffrent, mais ils ne sont pas désespérés car ils ont la foi. Aussi, ses romans dégagent-ils une atmosphère sereine, qui doit refléter l'âme chrétienne et optimiste de leur auteur.

L'oeuvre paysanne de René Bazin nous le fait paraître comme un auteur moderne, réaliste et chrétien; un auteur de valeur et dont les romans peuvent plaire à toutes les classes et tous les âges.

Bibliographie

Les Noellet,	René Bazin	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
Baltus le Lorrain,	" "	" "
Donatienne	" "	" "
La Terre qui meurt,	" "	" "
Magnificat,	" "	" "
Le Blé qui lève,	" "	" "
Contes de Bonne Perrette.	" "	Maison Alfred Mame et Fils, Tours.
La Douce France,	" "	J. de Gigord, Editeur, Paris.
Un Romancier de Vraie France.	Tony Catta,	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
René Bazin, romancier catholique et français,	Geneviève Duhamelot,	" " "
René Bazin et son Oeuvre romanesque.	Abel Moreau	Librarie Staub, Paris.
Etapas de ma Vie,	René Bazin,	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
"René Bazin" French Novelist of Today,	Winifred Stephens,	John Lane Company Editeurs, New York.
Propos Littéraires,	Emile Faguet,	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
French Profiles,	Edmond Gosse,	Dodd Mead & Company, Editeurs, New York.
Le Renouveau catho- lique.	J. Calvet,	J. de Gigord, Editeur, Paris.

Revue

René Bazin,	R.P. Janvier, O.P.,	Le Correspondant, le 10 decembre, 1936.
René Bazin,	Emile Baumann,	Le Correspondant, le 10 septembre, 1936.
René Bazin,	An Apologist for French Catholics,	Dublin Review, 1907.
René Bazin,	Studies in French Fiction.	Edinbrough Review, 1907.
Les idées sociales de René Bazin,	M. de Roux,	L'Action Française le 21 août, 1932.
Eloge de René Bazin,	G. Lenotre,	Revue des Deux Mondes. le 15 mars, 1935.
Notes intimes,	René Bazin,	Revue des Deux Mondes, février- mars, 1936.

Ouvrages consultés

Braunschwig, Marcel	La Littérature française contemporaine, Librarie Armand Colin, Paris, 1926.
Calvet, J	Manuel Illustré d'histoire de la littérature française, J. de Gigord, Editeur, Paris, 1929.
Doumic, René	Histoire de la littérature française, 43ième edition, Mellottée, Editeur, Paris.
Calvet, J	Morceaux choisis des auteurs français du x au xxe siècle. J. de Gigord, Editeur, Paris, 1929.
René Bazin,	Page choisies des auteurs contempo- rains, Préface, Dominique Netterlé, Calmann-Lévy, Editeurs, Paris, 1918.
Abry, Audic, Crouzet,	Histoire illustré de la littérature française, Henri Dediée, Editeur, Paris.

Ouvrages consultés suite.

La Terre	Emile Zola,	Bibliothèque Charpentier, Paris, 1928.
Les Paysans,	Honoré de Balzac,	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
Madame Bovary	Gustave Flaubert,	Edition Béziat, Paris.
Un Coeur simple (Trois Contes)	" "	A. Lemerre, Editeur, Paris.
La Petite Fadette,	George Sand,	Manz, Editeur, Vienne.
La Mare au diable,	" "	" " "
Maîtres Sonneurs	" "	Calmann-Lévy, Editeurs, Paris.
François le champi,	" "	" " "
Contes de la Bécasse.	Guy de Maupassant,	Flammarion, Editeur, Paris.
